

LE TERROIR

Organe de la Société
des
Arts, Sciences et Lettres
de Québec.



Edmond Le Moine

No 11

QUEBEC, JUILLET 1919

10 Sous

Sommaire :

A NOS LECTEURS.....	Pages 1
UN POÈTE DU TERROIR par D. Potvin.....	3
LE LAC (poésie) par Derfla.....	4
UN VOYAGE AUX ANTILLES (conférence) par l'abbé I. Caron.....	6
MARIA CHAPDELAINÉ (comédie) I ^{ve} acte, par A. Cinq-Mars et D. Potvin.....	19
LA PETITE CHAPELLE DE TADOUSSAC par Damase Potvin.....	28
UN DELICIEUX ROMAN par Avila Bédard.....	34
EFFETS DE MIRAGE par J.-M. Turgeon.....	38
LA PETITE HISTOIRE par Gérard Malchelosse.....	45
BIBLIOGRAPHIE.....	47

Gravures

L'ABBÉ IVANHOE CARON, portrait.....	6
LA PETITE CHAPELLE DE TADOUSSAC.....	30

Abonnement : Un an, \$1.00 Six mois, \$0.50 Etranger, \$1.50

Taux d'annonces fournis sur demande

Adresse: D. Potvin, Secrétaire de la rédaction, 14, Crémazie, Québec

La Société des Arts, Sciences et Lettres

(Extraits de la constitution)

I.—La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.

II.—Les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres sont classés en trois catégories: 1^o Associé, 2^o Actif, 3^o Honoraire.

1^o Le membre **Associé** est celui qui, en raison de ses aptitudes ou de ses goûts, peut aider la Société à atteindre son but ;

2^o Le membre **Actif** est un membre Associé qui a produit un travail littéraire, scientifique ou artistique jugé satisfaisant par le comité d'études;

3^o Le membre **Honoraire** est celui qui a rendu ou peut rendre à la Société des services appréciables.

III.—La contribution annuelle est de \$5.00 payable en un versement.

LE TERROIR

ORGANE DE LA

Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

REVUE MENSUELLE

BUREAU
14, RUE CRÉMAZIE

✠ A NOS LECTEURS ✠

NOTRE MAUSOLEE

Le comité de notre Société qui avait été chargé de préparer les plans du mausolée que nous irons, en septembre prochain, élever à la mémoire de Louis Hémon, à Péribonca, Lac-Saint-Jean, vient de commander ce petit monument chez les marbriers bien connus de Québec, Jobin & Genois, de la Côte d'Abraham, qui se sont mis aussitôt à ce travail, afin de le terminer vers le milieu d'août. Nous publierons une photographie de ce mausolée dans le prochain numéro du Terroir.

Ce mausolée, véritable petit monument, aura neuf pieds de hauteur et sera formé de trois pièces. La base est en granit de Deschambault et la colonne, de cinq pieds de haut, est en granit de Stanstead et terminée en cône; les coins de la face sont taillés et sur cette dernière est sculptée une feuille de laurier surmontant l'inscription suivante:

A LOUIS HEMON

Homme de Lettres

Né à Brest (France) le 12 oct. 1880

Décédé à Chapleau, (Ontario)

le 8 juillet, 1913

Sur la face de la deuxième pierre de la base, on lira cette autre inscription:

Hommage de la Société
des Arts, Sciences et Lettres
de Québec

La cérémonie de l'inauguration de ce mausolée aura lieu vers le milieu de septembre. Nous donnerons les détails, dans notre livraison d'août, de même que la liste complète de nos souscripteurs. Disons, à ce sujet, que nous avons reçu, au cours du mois de juillet, de très généreuses souscriptions, entre autres, du Département de la Colonisation, de la Société de Bienfaisance Française de Québec, de l'Association du jeune Barreau de Québec, de la Banque Nationale et de plusieurs particuliers.

Nos listes restent ouvertes et nous faisons un dernier appel à tous les admirateurs du jeune écrivain français qui a, si amoureuxment, chanté l'un des plus pittoresques aspects du "pays de Québec."

L'ANNEE ACHEVE...

Oui, l'année, cette première année de l'existence du Terroir achève; elle se terminera avec notre prochaine livraison, celle du mois d'août, et, le croirait-on, plusieurs centaines de nos abonnés qui reçoivent notre revue depuis sa première livraison ont négligé de nous adresser le modeste billet de une piastre que coûtent douze livraisons de notre revue—c'est-à-dire, à la fin de l'année, un superbe volume de matière variée et illustrée, imprimée sur papier de luxe et comptant 576 pages.— Tout cela pour \$1.00!

Mais encore faut-il que nous finissions par la toucher, cette piastre, et cette autre, et cette autre encore qui formeront à la fin le plus clair de nos revenus versés, dès qu'ils apparaissent, dans la caisse de notre imprimeur...

Allons, un bon mouvement pour notre humble petite revue qui, on nous l'a dit souvent—est une bonne œuvre.

UN POÈTE DU TERROIR

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs une pièce de vers qui, dans notre humble opinion et sans exagération, est la plus belle, la plus émouvante qui ait encore été écrite dans notre Canada français. Elle est d'un humble, qui nous en voudra peut-être de l'avoir ainsi blessé dans son effacement; mais cet humble est un grand poète, nous ne pouvons nous empêcher de le dire et nous savons que l'on ne nous contredira pas, quand on aura lu seulement les premières strophes du "Lac" que nous publions plus loin (1).

On voit, dans ce "Lac", l'homme à son déclin qui commence à regretter ce qu'il a le plus aimé; on voit l'âme de tendresse éprise du beau, du beau surtout dans les choses de la Nature, la nature grandiose et pittoresque qui entoure l'auteur, car, ce sont les paysages saguenayens, les plus beaux du monde, qu'il chante surtout, qu'il a chantés depuis au-delà de vingt-cinq ans—sans que nos "intellectuels" s'en soient seulement douté—en une série de vers magnifiques.

Le Saguenay aura été, jusqu'à présent, la source divine où s'est abreuvée la Muse de nos meilleurs poètes bas-saguenayens. On vient de publier les poésies émouvantes de Charles Gill inspirées par l'aspect des Caps Eternité et Trinité; on aimera connaître, dans le même langage qui a valu à Gill ses sublimes accents, le Lac Huard qui étend sa nappe d'azur non loin des géants de pierre saguenayens et que nous devons à l'inspiration véritablement poétique d'un vieux prêtre du séminaire de Chicoutimi, l'abbé Alfred Tremblay, professeur de théologie, tendre poète, doublé d'un savant austère, et qui, entre deux leçons de la Somme de saint Thomas, chante, dans le silence, et en des vers que lui envieraient les élèves les plus heureux de l'école Lamartinienne, la nature saguenayenne.

(1) "Le Lac" a été publié récemment dans un petit journal "L'Alma Mater", rédigé par les professeurs et les élèves du séminaire de Chicoutimi et qui sort à peine des murs de cette institution.

Et la preuve que nous n'exagérons pas, ce sont les stances suivantes consacrées au Lac Huard, petit coin de la nature saguenayenne où Derfla—pseudonyme de l'abbé Alfred Tremblay—aime, chaque été, à s'en aller goûter, pendant quelques jours, un repos que lui méritent assurément dix mois d'un dur professorat.

D. POTVIN

LE LAC

Il est un lac, au flanc des hautes Laurentides,
 Qui m'a bercé souvent sur ses ondes limpides
 Et qu'avant de mourir je voudrais bien revoir,
 Dans sa coupe profonde où dorment des abîmes:
 Aux flots harmonieux que lui versent les cimes
 J'ai trop mêlé mon âme, hélas! sans le savoir.

Combien de fois pour voir plus belle mon image,
 Sur son chaste miroir j'ai penché mon visage
 Dont il faisait un astre, au milieu du ciel pur!
 Que de fois, quand l'amour m'infusait ses ivresses,
 D'un gracieux élan provoquant mes caresses,
 Il m'a baisé la main de sa lèvre d'azur!

Quand sur ses fraîches eaux tombait la nuit sereine,
 J'aspirais longuement sa bienfaisante baleine,
 M'apportant les parfums des bois mystérieux;
 Et, tandis que la nuit épaississait ses voiles,
 Je regardais en lui, tour à tour, les étoiles
 Des constellations ressusciter les feux.

Il me souvient d'un soir d'indicible fortune,
 Où dans son pur cristal, souriante, la lune
 Jetait à pleins rayons sa lumière d'argent;
 J'étais là, haletant, sentant brûler mon âme,
 Toujours inassouvi de ce rêve de flamme
 Qu'on devait m'envier du fond du firmament.

Certains jours, tout était divinement sonore.
Ces jours-là, sur les flots je devançais l'aurore,
Pêchant la truite rouge, agaçant les échos;
Et le soir, affamé de rythme et d'harmonie,
Invoquant en mon cœur la musique infinie,
J'allais, courant, m'asseoir au milieu des roseaux.

Toute chose aussitôt devinant mon délire,
Avec les monts, les bois, les oiseaux et ma lyre,
J'organisais soudain pour moi seul un concert;
Et jamais aucun roi, pour fêter sa naissance,
Ne put goûter chez lui la pure jouissance
Dont je me délectais, au fond de mon désert.

Parfois, tout doucement, sur la scène liquide
Se glissait le buard, virtuose splendide,
Que tous les alentours s'empressaient d'applaudir;
Des légions d'échos étaient à son service,
Et longtemps dans la nuit, au gré de son caprice,
Il les faisait chanter, rire aux éclats, gémir.

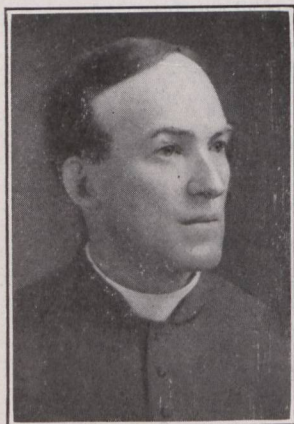
O mon lac! quand l'hiver au foyer nous confine,
Il m'a toujours semblé porter sur ma poitrine
Le lourd manteau glacé qui t'impose sa loi;
Et sitôt de l'été la brise revenue,
Avec autant d'ardeur que l'aigle vers la nue,
Pour te revoir enfin je m'élançais vers toi.

Mais maintenant, hélas! sans que ce soit ta faute,
Je trouve, à chaque fois, la montagne plus haute
Qui dans son noble flanc a caché ta beauté;
Et déjà j'entrevois que l'année est prochaine,
Où je ne pourrai plus dominer cette plaine
Que des hauteurs du rêve, ou de l'éternité.

UN VOYAGE AUX ANTILLES

Par l'abbé IVANHOE CARON

Conférence faite à la neuvième séance publique mensuelle de
la Société des Arts, Sciences et Lettres



M. L'ABBE IVANHOE CARON

LE voyage dont je vous entretiendrai ce soir, a un cachet tout particulier. Il ne consiste pas en une course rapide à travers les continents et les océans, pour visiter en touriste avide et curieux des contrées où les souvenirs se sont accumulés depuis des siècles, pour faire un séjour plus ou moins prolongé dans des villes où s'étalent les chefs d'œuvre de la sculpture et de la peinture, les cathédrales somptueuses.

Rien de cela dans le tour aux Antilles anglaises. C'est tout simplement une croisière de quarante jours à travers le groupe d'îles le plus pittoresque que l'on puisse rêver. Le bateau va d'une île à l'autre, faisant à chacune d'elles un arrêt, dont la longueur varie de sept ou huit heures à un ou deux jours, donnant aux touristes le temps de descendre à terre, et de visiter en détail les villes et même les campagnes.

Les navires de la "Royal Mail Steam Packet" n'ont pas le luxe des vaisseaux transatlantiques, mais, tout de même, ils sont confortables, bien aménagés, avec de grandes cabines, de beaux salons, d'amples ponts pour la promenade. Nécessairement, le nombre des passagers est limité, et il n'y a pas à craindre l'encombrement.

Le départ se fait de Halifax ou de Saint-Jean. Au bout de soixante-douze heures de navigation, nous touchons les îles Bermudes, où nous avons un avant-goût de ce qui nous attend dans les Antilles.

Je ne prétends pas vous donner ici une description des Bermudes; quelques-uns parmi vous les ont visitées et savent qu'elles ont quelque chose d'idéal; elles jouissent d'une si belle température, le thermomètre s'y promenant à l'année entre 60 et 70 degrés au-dessus de zéro; c'est un printemps perpétuel. Hamilton, la capitale de ces îles, est une petite ville propre, avec des maisons blanches,

d'une blancheur qui fait mal aux yeux. C'est le rendez-vous des touristes nord-américains qui désirent un climat plus doux, durant les mois d'hiver.

Ordinairement le bateau fait une escale de deux jours aux Bermudes. Les voyageurs, qui par hasard auraient souffert des désagréments du mal de mer, pendant les trois premiers jours de la traversée, ont amplement le temps de se remettre de leurs émotions.

Des Bermudes, le bateau s'en va directement aux Antilles. Laissons-le filer sa course, et étudions un peu l'histoire du pays que nous allons visiter.

Les Antilles que l'on a aussi appelées Indes Occidentales comprennent deux groupes d'îles bien distinctes: les Grandes Antilles et les Petites Antilles.

Les Grandes Antilles sont la Jamaïque, Cuba, Haïti ou Saint-Dominique et Porto-Rico; les Petites Antilles, plus à l'est, forment un archipel s'étendant en demi-cercle de Porto-Rico à la côte de l'Amérique méridionale. Ce sont Sainte-Croix, Saint-Thomas, Saint-Martin, les îles Vierges, Saint-Kitts, Névis, Barboude, Antigua, la Martinique, la Guadeloupe, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Barbade, Grenade et les Grenadines, Trinidad et Tabago. Les Petites Antilles ont passé par de terribles vicissitudes. Découvertes, la plupart, par Christophe Colomb, les Espagnols vinrent d'abord s'y établir, mais déjà, en 1660, les Anglais et les Français les en avaient chassés, et se partageaient les dépouilles.

Il fut convenu dans le temps que l'Angleterre prendrait la Barbade, Névis, Antigua, et Montserrat; les Français auraient la Guadeloupe, la Martinique et Grenade. Saint Kitts devait être partagée entre les deux nations, et Trinidad restait aux Espagnols.

Les anciens habitants, les Caribes, qui avaient salué l'arrivée de Christophe Colomb, furent déportés dans les îles de Sainte-Lucie de Saint-Vincent et de la Dominique; quelques descendants de ces farouches Indiens existent encore à l'état sauvage, dans ces îles.

La convention conclue entre l'Angleterre et la France ne fut pas longtemps respectée; la guerre recommença et, pendant cent cinquante ans, les deux nations rivales, se disputèrent la possession des Petites Antilles. A la fin, l'Angleterre resta maîtresse du plus grand nombre d'entre elles. A part les îles danoises Saint-Thomas et Sainte-Croix qui viennent d'être vendues aux Américains, et les îles françaises la Guadeloupe et la Martinique, toutes les Petites Antilles appartiennent maintenant à l'Angleterre.

Pour les besoins de l'administration, la Métropole les a subdivisées en deux groupes: le premier comprend les îles Sous-le-Vent (leeward Islands) Saint-Kitts, Névis, Barboude, Montserrat, la Dominique, Antigua et les îles Vierges.

Toutes ces îles forment une colonie séparée, sous la présidence d'un gouverneur envoyé par l'Angleterre et résidant à Antigua.

Le Conseil législatif, qui est en même temps l'Exécutif, est composé de seize

membres, dont huit sont nommés par le gouvernement anglais, et huit sont délégués par le Conseil spécial de chacune des îles.

Les officiers nommés par la Métropole sont le gouverneur, le secrétaire-colonial, le procureur-général, l'auditeur, les administrateurs de Saint-Kitts, de la Dominique, les commissaires de Montserrat et des îles Vierges. Parmi les membres délégués deux sont choisis par le Conseil spécial d'Antigua, trois par celui de la Dominique, et trois par celui de Saint-Kitts et de Névis.

Ce Conseil spécial a certains pouvoirs qu'il exerce concurremment avec le Conseil législatif. Ainsi, c'est au Conseil spécial qu'il appartient de légiférer sur tout ce qui regarde la propriété privée, de maintenir un système de police, d'établir des lois concernant l'immigration, l'éducation, les postes, les télégraphes les poids et mesures, etc. Toutes les lois passées par le Conseil spécial peuvent cependant être désavouées par l'Exécutif.

Ce système de gouvernement fonctionne tant bien que mal. Les exigences de la guerre ont bouleversé un peu l'organisation, et créé un malaise qui s'accroît.

On veut un gouvernement représentatif dans chaque île; les nègres, comme tout le monde, tournent à la démocratie.

L'autre groupe est formé des îles du Vent (*windward-Islands*). Ces îles sont Grenade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent et les Grenadines. Ici, le gouverneur règne et commande directement; il n'y a ni conseil législatif, ni conseil spécial. Cependant, Grenade a, depuis 1889, un Conseil législatif et exécutif composés de six membres officiels et de sept non officiels, tous nommés par la Métropole.

Trinidad est administré séparément. Le gouverneur est avisé par un Conseil exécutif de six membres. Le Conseil législatif est composé de dix membres officiels; le gouverneur choisit les membres non officiels, qui sont maintenant au nombre de onze. Enfin, la Barbade a un gouvernement autonome qui ressemble un peu au nôtre, avec cette différence toutefois que les membres du conseil exécutif sont irresponsables. Ces membres sont, *ex-officio*, le gouverneur, le secrétaire-colonial, le procureur-général et toutes autres personnes nommées par le Roi. Les membres du Conseil législatif, au nombre de neuf, et quatre membres de l'Assemblée législative, choisis par le gouverneur, forment le Comité exécutif, dont la fonction est d'introduire en Chambre, les mesures du Gouvernement et de préparer les estimés de l'année. La Chambre d'assemblée est composée de vingt-quatre membres, élus annuellement par le peuple, qui se préoccupe si peu des élections, que les députés sortant de charge sont, la plupart, réélus par acclamation. Mais, si les habitants de la Barbade s'occupent peu de leurs députés, ils semblent, en revanche, porter un tendre intérêt à leurs ministres, et, si nous en jugeons par les articles qui se publiaient lors de notre passage, dans les journaux de la capitale, à l'adresse du secrétaire-

colonial, ils y vont avec beaucoup de franchise, et sur un ton qui n'est rien moins que respectueux envers de loyaux serviteurs de sa Majesté.

Ce petit aperçu de la géographie et de l'histoire des Antilles, vous aidera à nous suivre dans la croisière que nous y ferons.

Pas besoin de vous décrire les charmes de la navigation des Bermudes aux Antilles. Impossible de vous dépeindre cette tranquillité de l'immense océan, ce bleu-azur de l'eau miroitant sous le soleil qui ne s'éteint pas, les courses folles des poissons-volants, passant comme des flèches étincelantes, à une allure si rapide qu'on n'aperçoit que des luisants d'ailes.

Les yeux à la fin se fatiguent de contempler l'inexorable cercle bleu, qui ne finit pas. Une vague sensation d'inquiétude vous saisit devant cette solitude profonde, resplendissante, que rien ne trouble. Nous sommes si petits devant tant de grandeur.

Il y avait quatre jours que nous naviguions ainsi, perdus dans l'immense océan, lorsqu'au matin du cinquième, nous aperçumes là-bas, vers la bordure bleue où le ciel et l'eau se confondaient, quelque chose qui sortait de l'eau, montait, se déployait à l'horizon. C'était l'île de Sombrero, rocher aride, où toute la vie est concentrée autour d'un haut phare. Nous la côtoyons pendant quelques instants, et puis, elle disparaît à l'arrière. Une autre terre se dessine à l'avant. Des groupes de montagnes sans dentelures apparaissent; à mesure que nous approchons le dessin se fait plus net. Nous distinguons les contours d'une île. A droite et à gauche, semblables à deux bras, des collines rondes, verdoyantes, descendent jusqu'à la mer. Au centre, une grande baie se creuse, s'enfonce. Notre vaisseau a ralenti sa marche, il s'avance doucement sur une mer à peine plissée de menus rides.

On jette l'ancre à quelques cents pas du rivage. Nous sommes à Saint-Kitts, et nous avons devant nous, Basseterre, la capitale de l'île. Le coup d'œil est splendide. Comme tout est frais et pur dans ces régions, et quelle brillante végétation... Les pentes semblables à des draperies, à longs plis, sont couvertes d'une verdure luxuriante; ce sont les plantations de canne à sucre. Sur le rivage des palmiers gigantesques laissent voir à travers leur feuillage touffu, des maisons blanches, entourées de fausses galeries, dont les lattes entrecroisées ne laissent filtrer qu'un mince rayon de soleil. Ces maisons, elles ressemblent à celles des rivages du Bosphore, et des côtes du Levant. Le décor qui les encadre est gracieux et plein de pittoresque.

Cette première apparition des Antilles est ravissante; nos yeux, à la longue, en seront rassasiés; car elle se repètera, à chaque escale du navire; toutes ces îles sont également belles et charmantes.

De petites barques entourent bientôt le vaisseau. Les nègres qui les montent, s'offrent de nous conduire à terre; c'est à qui crier le plus fort; heureusement un gros gendarme, noir, installé sur la passerelle de notre bateau, voit à ce que

les choses se fassent en bon ordre. Chaque chaloupe vient à son tour; nous en louons une qui porte un nom flamboyant "the morning star" et nous gagnons le rivage.

La population est déjà réunie sur le quai pour assister à notre descente. Foule mouvante et bariolée, les nègres et les négresses nous saluent gracieusement, nous offrent des oranges, des bananes, des citrons, des cocos, etc. Des négri-lons, avec de petites joues d'un noir luisant, de grands yeux, de grosses lèvres qui laissent voir une belle rangée de dents blanches, nous entourent et tendent la main pour avoir un penny.

Ils sont si ingénus qu'on se laisse facilement vaincre; et puis, ils nous semblent si dénués de tout, dans leur costume primitif.

Saint-Kitts, où nous sommes maintenant, est l'ancienne île Saint-Christophe découverte par Colomb, dans son second voyage en 1493. Colonisée par les Français en 1625, elle changea de maître plusieurs fois. Sur une colline, Brimstone Hill, on voit encore les ruines de puissantes fortifications érigées par les Anglais qui y soutinrent un siège mémorable contre les Français, en 1782. A la fin les défenseurs durent capituler; l'année suivante, Saint-Christophe était définitivement cédée à l'Angleterre, par le traité de Versailles.

Basseterre, la capitale, a l'air accueillant; les rues sont agréables, bien pavées et d'une grande propreté. Nous prenons, à droite, la rue principale; il n'y a rien en fait de monument qui puisse attirer notre attention. Des petits garçons et des petites filles qui chuchotent tout bas veulent absolument nous servir de guides. Les belles toilettes des dames qui nous accompagnent excitent l'admiration des petites filles, qui les montrent du doigt en disant: the nice misses, the nice misses!

Accompagnés de tout ce petit monde, nous nous rendons au jardin botanique, une merveille, comme tous les jardins des Antilles. Chaque ville a le sien et l'entretient à grands frais.

C'est là qu'il faut admirer dans tout son éclat la végétation des Tropiques. Des palmiers d'une hauteur gigantesque, bordent les avenues. A certains endroits leurs branches se touchent s'entrecroisent et forment une voute sous laquelle nous marchons et à travers laquelle de menus de rayons de soleil scintillent et dansent. Cà et là, entre les allées, des grenadiers, des bananiers, des citron-lent niers, des orangers aux fruits verts et opulents; des lauriers, des rosiers, des bégonias, aux fleurs rouges blanches, multicolores, aux feuilles dorées et argentées. C'est luxueux, exubérant.

Et des oiseaux, de petits oiseaux, inconnus en nos climats, voletant d'une branche à l'autre, d'une fleur à l'autre, et dont le babil gracieux se mêle au bruit des eaux s'échappant des fontaines, et tombant en cascades dans des vasques, dont le trop plein se déverse parmi un amas de pierres et de verdure.

Nous retournons à notre bateau, les yeux tout remplis de ces visions étincelantes.

Je ne vous ferai pas la description de toutes les îles que nous avons visitées. Ce serait trop long, et cela deviendrait monotone. Je me contenterai de noter, au passage, ce qu'elles ont de particulier.

De Saint-Kitts, nous allons à Antigua, de là à Montserrat. Nous longeons, en quittant Saint-Kitts, la petite île de Nevis, qui doit sa célébrité au fait que Nelson, le futur vainqueur de Trafalgar, y épousa le 11 mars 1787, Frances Nisbet, veuve du docteur Thomas Herbert.

Nelson était venu à Québec, en 1784, commandant de la frégate *Albermale*. Une beauté de la capitale, miss Simpson, l'avait charmé, et le grand amiral s'était laissé prendre le cœur. On raconte que, le matin même de son départ, il était descendu à terre, avec l'intention bien arrêté d'offrir sa main à la belle demoiselle; mais un de ses amis, Alexander Davidson, fit tout manquer. Ayant rencontré Nelson au moment même où il venait de débarquer, et apprenant le but de son voyage, Davidson le reconduisit tout simplement à son bateau, en lui disant qu'il perdait la tête.

C'est à Saint-John, capitale d'Antigua que réside le gouverneur des îles Sous-le-Vent. La principale curiosité de l'île, est "l'English Harbour", une ancienne forteresse maintenant démantibulée, où Nelson, répara ses vaisseaux en 1805, avant de se mettre à la poursuite de la flotte française, qu'il défit, au large de Trafalgar.

Nous faisons un arrêt de quelques heures à Montserrat. Comme nous mettons le pied sur le quai, un nègre s'offre de nous conduire à l'église catholique. Nous le suivons à travers les rues étroites de la ville, qui compte à peine 1,500 âmes. Notre guide nous introduit aux prêtres, qui ont la direction spirituelle de la paroisse. deux Pères Rédemptoristes qui ont habité autrefois Sainte-Anne de Beaupré.

L'évêque du diocèse, Monseigneur Schelfhant, avait fait la traversée d'Antigua à Montserrat, sur notre bateau; il était descendu à terre, quelques minutes avant nous, et on venait de lui faire une belle réception.

Notre cicérone est plein d'une joie délirante. Intelligent et zélé, c'est le meilleur paroissien des Pères. Au retour, il nous conduit à sa demeure, et nous présente sa dame, ses filles, deux demoiselles tout à fait distinguées qui causent en un anglais parfait. Il a en tout douze enfants; deux petits garçons et une petite fille seront confirmés demain.

Ces pauvres nègres ne manquent pas de grâce et d'intelligence; ils supportent gaiement leur pauvreté, ils rient, chantent, et s'occupent fort peu du lendemain. Bien charpentés, ils sont forts, vigoureux, de belle apparence. On leur reproche d'être indolents, paresseux, de ne pas travailler—mais, comment voulez-vous travailler, quand il n'y a rien à faire? Et puis la vie est si facile sous ces climats; le logement, l'habillement, la nourriture coûtent si peu cher.

Nous quittons Montserrat, à la nuit tombante. Il n'y a pas à le cacher,

le soleil des Antilles est brûlant, mais il répand sur les objets une clarté si pure, si limpide, qu'on lui pardonne de nous réchauffer outre mesure.

Oh! Cette lumière fine, bleuisante, comme elle colore délicieusement toutes choses, surtout à cette heure indécise où elle s'éteint tout doucement, pour faire place à la nuit.

C'est une fortune d'assister à un coucher de soleil dans ces parages, quand le ciel est pur et le temps calme. Une tranquillité sereine s'étend sur le bleu profond des eaux, l'astre descend lentement, semblable à une meule ardente; les pentes des montagnes se couvrent d'ombre, pendant que les lignes de faite dessinent leurs fines dentelures.

Le globe ardent atteint bientôt la ligne des eaux; il s'y enfonce doucement; ses rayons miroitent dans le bleu-azur de l'océan, lançant au loin de longues traînées lumineuses. Au moment où il disparaît, une bande nuancée de rouge sombre, de vert pâle, de gris cendré s'étend sur l'horizon, le long de cette ligne indécise où le ciel et l'eau semblent se confondre. Des reflets jaune-orange ou pourprés restent sur la mer pendant quelques instants, puis c'est la nuit.

Dans ces latitudes, en effet, il n'y a pas de crépuscule; le soleil se couche à six heures précises, et une heure après, les étoiles brillent au firmament; nous sommes en pleine nuit. Et ces nuits des Tropiques, comment en dire le charme et la splendeur? Les étoiles ont un éclat transparent et jettent une lumière inconnue dans nos climats du nord; à certains moments, on croirait assister à quelqu'immense feu d'artifice; le ciel devient resplendissant; les nébuleuses semblent exécuter des danses fantastiques.

Nous avons quitté Montserrat vers sept heures du soir. Roseau, capitale de la Dominique, où nous sommes, le lendemain matin, a l'apparence d'un village de la côte d'Azur; les rues sont larges et pavées en asphalte. C'est ici que réside l'évêque catholique que nous avons laissé à Montserrat, hier soir. Nous visitons sa cathédrale qui renferme de belles peintures. Le jardin botanique est de toute beauté. Cette île est renommée pour ses fruits délicieux. On y compte, paraît-il, 365 rivières; au centre une montagne, le Morne Diablotin, qui s'élève à 5,000 pieds au-dessus du niveau de l'eau, est le plus haut pic des petites Antilles.

En quittant l'île Dominique, le bateau longe la côte de la Martinique; c'est dommage qu'il ne s'y arrête pas un instant, nous ferions connaissance avec nos cousins venus comme nous de la France.

Nous allons tout droit à Sainte-Lucie, une ancienne île française, cédée à l'Angleterre en 1814; on y parle encore le français, et nous n'avons pas été peu surpris d'entendre un beau sermon en cette langue, à la grand'messe du dimanche, dans l'église paroissiale de Castries, la capitale.

Cette ville est ennuyante, et il y fait une chaleur insupportable. Notre bateau renouvelle ici, sa provision de charbon, et nous assistons, pendant plusieurs heures à un spectacle peu ordinaire.

Le charbon n'est pas chargé sur le bateau au moyen de grues, ou de machines mues par la vapeur ou l'électricité. Ce sont des femmes qui le transportent. Imaginez-vous une centaine de négresses, vêtues des guenilles les plus disparates que l'on puisse voir, portant sur leur tête un immense panier, montant sur le navire, et en descendant en deux files ininterrompues, et vous aurez une idée du spectacle. Songez que chaque panier avec sa charge de charbon pèse 112 livres; que ce jour-là (2 février 1919) le thermomètre marquait 85° au-dessus de zéro; que chacune de ces femmes fit au moins une quarantaine de voyage de huit heures du matin à cinq heures de l'après-midi; mais, allez-vous me dire, comment font-elles pour résister à une pareille corvée, elles doivent être épuisées à la fin? loin de là, drapées dans leurs guenilles, et tout ruisselantes d'eau noire, elles exécutèrent, quand elles eurent terminé, une danse qui dura un gros quart d'heure, et des mieux réussies.

Je sais quelqu'un à qui notre passage à Sainte-Lucie a fait grand plaisir; ce sont les jeunes québécois, soldats en garnison dans cette île, depuis deux ou trois ans. Vraiment, ils ont été pour nous d'une amabilité peu ordinaire; c'est avec un sens exquis de politesse qu'ils nous ont reçu chez eux, et nous ont fait les honneurs de leurs quartiers militaires. Ils mènent une vie fort monotone, surtout depuis la signature de l'armistice, et s'ennuient à en mourir, les pauvres petits gars. Ils avaient le cœur bien gros, lorsqu'ils nous ont donné la dernière poignée de main, au moment où le bateau quittait le quai; que n'auraient-ils pas donné pour revenir avec nous au Canada?

De Sainte-Lucie, nous allons à la Barbade, en faisant un arrêt de quelques heures à Saint-Vincent et à Grenade, deux petites îles pittoresques et bien peuplées. Le jardin botanique de Saint-Vincent, contient un grand nombre de plantes et d'arbres rares, qu'on ne voit pas dans les autres îles. Il vaut la peine d'être visité. Grenade est appelée l'île aux épices; on y cultive sur une grande échelle la muscade et la cannelle, qui sont les principaux articles d'exportation.

La navigation d'une île à l'autre est ravissante. La mer, entre ces îles, ordinairement calme, s'éparpille, se joue, rieuse et caressante. Elle est tantôt d'un vert foncé, couleur de chartreuse, tantôt, d'un bleu très foncé, couleur de vin, d'une transparence telle que l'œil peut y suivre les ébats des poissons, jusqu'à une profondeur de vingt à vingt-cinq pieds.

A la Barbade le décor change un peu. Cette île doit beaucoup de sa prospérité au fait qu'elle est située sur la route des bateaux voyageant entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Presque tous y font escale. Aussi Bridgetown, sa capitale, est-il un port de mer très fréquenté, où règne une grande animation. La ville a l'aspect des villes anglaises; il y a de beaux magasins dans la *Broad Street*, et le commerce est très actif.

La Barbade est l'île du sucre; les plantations de canne à sucre, couvrent au-delà de 74,000 acres on y exporte annuellement 80,000 tonnes de mélasse,

et environ 30,000 sacs de sucre brut; les bananes s'y exportent aussi en grande quantité, et la culture de l'arbre à coton y est très florissante. Le sol est partout fertile et le climat d'une grande salubrité. La chaleur y est tempérée par les brises de vent d'est, les *trade winds*, comme on les appelle, qui y soufflent d'un bout de l'année à l'autre. En somme, c'est le meilleur endroit des Antilles, pour y séjourner.

Nous quittons la Barbade le soir; il fait une température délicieuse. La lune, qui est maintenant dans tout son éclat, jette sur la mer des petits reflets qui dansent et sautillent. Quelle nuit délicieuse ! Nous avons pris à Bridgetown un grand nombre de passagers; le pont de première est tout rempli; les uns se promènent de long en large, les autres, mollement étendus dans de spacieuses chaises, gardent un silence éloquent, ils sont plongés dans une douce rêverie; d'autres et pas toujours des jeunes, se sont retirés à l'écart, à l'abri des regards inquisiteurs, pour faire un petit bout de causerie sentimentale. Mais, c'est le pont de troisième qui est intéressant; c'est le royaume des nègres, qui s'y entassent les uns par dessus les autres; ce soir, ils sont à double étage. Aussi il faut les entendre se disputer, pour parvenir à avoir un petit morceau de pont, où ils pourront se coucher, et dormir pendant quelques heures; les uns ont des hamacs qu'ils suspendent aux cordages; les autres des lits pliants qu'ils installent comme ils peuvent, malgré les cris de ceux qui sont emprisonnés dessous. Ces nègres, pour la plupart, sont des émigrants, qui s'en vont chercher fortune dans d'autres îles; ils emportent avec eux tout leur ménage, et surtout leur basse-cour. Aussi les coqs, qui sont nombreux, font-ils valoir leur gosier; ils chantent en chœur, et les perroquets, qui ne veulent pas se laisser surpasser, leur répondent. C'est d'une cacophonie admirable. A la fin le monde s'endort, les coqs et les perroquets aussi; c'est la nuit, la grande nuit éclairée par la lune qui descend lentement vers l'océan, où elle va bientôt disparaître.

Le matin à notre réveil nous sommes en face de deux énormes montagnes qui s'avancent dans la mer; un détroit les sépare. Nous y entrons à toute vapeur, et nous nous trouvons tout-à-coup dans un immense golfe qui s'étend à perte de vue. Ce détroit, c'est la "*gueule du dragon*", et le golfe où nous voguons maintenant est celui de Paria.

Le bateau ralentit sa course, il jette l'ancre devant Port d'Espagne, capitale de Trinidad. Trinidad est la plus méridionale des Antilles; elle se trouve juste à l'embouchure de l'Orenoque et n'est séparée que de quelques lieues de la terre de l'Amérique du Sud.

Cette île fut découverte par Christophe Colomb, le 31 juillet 1498; successivement occupée par les Espagnols, les Français et les Anglais, elle passa définitivement en la possession de ces derniers, en 1797.

Port d'Espagne est une jolie ville, bien bâtie, avec des rues fort propres, qui se coupent toutes à angles droits. Le jardin botanique est le plus beau des

Antilles; on y a ajouté, il y a quelques années, une station expérimentale, où l'on cultive avec un soin minutieux toutes les plantes des climats tropicaux; plusieurs espèces nouvelles ont été importées à grands frais des Indes, de l'Afrique, de l'île de Ceylon, de sorte que nous trouvons là une collection presque complète des plantes croissant dans ces divers pays. Il y a de quoi à ravir les amateurs de fleurs.

Nous parcourons la ville en voiture; au centre, sur le Columbus Square, une belle statue de Colomb rappelle le souvenir de l'illustre découvreur. A l'extrémité du parc est la cathédrale catholique, un édifice spacieux de style bysantin. L'archevêque actuel est un dominicain anglais, Monseigneur Dowling; la province ecclésiastique comprend les diocèses et vicariats de Port d'Espagne, de Roseau, de Georgetown, de Surinam et de Curaçao sur la côte de Vénézuéla. Le Collège Royal et les bâties du Gouvernement sont aussi de belles constructions.

En somme, Port d'Espagne laisse une bonne impression; le climat est délicieux, un peu humide cependant.

En laissant Port d'Espagne, notre bateau passe de nouveau par le fameux détroit, que nous avons admiré en entrant, puis il prend la haute mer, dans la direction du sud.

La température devient de plus en plus chaude, nous sommes bien protégés cependant contre les rayons du soleil par les toiles tendues autour du navire. Tout de même, l'air est brûlant; il passe par moment des effluves chaudes semblables à celles qui s'échappent d'une fournaise ardente; nous approchons de l'Equateur.

Après deux jours de navigation, nous découvrons la terre de nouveau; nous sommes au large de Georgetown, capitale de la Guyane anglaise, notre dernier port d'escale. La terre est basse, et pour entrer dans le port il faut suivre un chenal de trois milles de long, qui a si peu de profondeur qu'à certains endroits le bateau fait son chemin dans la boue. Avec bien des précautions il atteint le quai.

Ici tous les passagers doivent quitter le vaisseau, et aller se loger à l'hôtel. Ces malheureux hôtels, ils sont déjà remplis; notre guide nous conduit au *Victoria*, où nous parvenons à nous loger tant bien que mal; mais voici que notre homme, croyant probablement que nous étions des millionnaires américains, (nous avons de si jolies malles) nous demande seize piastres pour prix de ses bons offices; protestation de notre port, et cris du nègre, qui appelle toutes les malédictions sur notre tête. Le patron de l'hôtel accourt et se mêle à la discussion, mais notre cicérone tient toujours à ses seize piastres; à la fin, le patron convient qu'il lui donnera six piastres et lui ordonne de déguerpir, sans quoi il fera venir les gendarmes.

Georgetown, anciennement Demerera, a une population de 58,000 âmes;

c'est une jolie ville, avec des rues larges, dont quelques-unes sont coupées par des canaux, où coule une eau fraîche; le terrain est excessivement humide, et toutes les maisons sont bâties sur des pilotis, afin de protéger les habitants contre les émanations malsaines qui s'échappent du sous-sol. La rue principale s'étend tout le long du port; elle renferme de beaux magasins et est très fréquentée. A l'extrémité de la ville, le *sea-wall* est un magnifique endroit de promenade. Ce *sea-wall*, est une immense digue, construite en forme de terrasse, pour empêcher les eaux de l'océan de faire irruption dans la ville, qui se trouve au-dessous du niveau de la mer.

La population est très mélangée. La race blanche est surtout représentée par les Portugais, qui font un commerce important; ils ont, sur la rue principale, une belle église, où les offices religieux se font en leur langue. Les nègres sont nombreux, et semblent vivre plus richement que dans les Antilles.

Les Hindous surtout nous intéressent; ils sont au delà de 30,000 à Georgetown, employés dans les plantations de canne à sucre. Depuis l'abolition de l'esclavage, la main-d'œuvre est devenue très rare dans la Guyane, et comme ces Hindous ou *coolies* s'adaptent très bien au climat, on les transporte des Indes au nombre de 2,000, annuellement. Ces *coolies* sont industrieux, paisibles et fort économes. Leur aspect physique est loin d'être alléchant. Ils ont le teint cuivré, sont longs et minces, avec des jambes tellement fines qu'on dirait deux bâtons de roseau. Leur costume est très simple; il se compose d'une longue bande de coton qu'ils croisent et s'enroulent autour des reins d'une façon fort compliquée, et dont il n'est pas facile de se rendre compte; un morceau de chemise tout râpée leur descend jusqu'à la ceinture. Ajoutez à cela une coiffure faite de guenilles enroulées, et vous aurez une idée du *coolie*, tel qu'on le voit dans les rues de Georgetown.

Les femmes hindous sont de petite taille, toujours modestement mises.

Elles portent presque toutes un anneau à la narine, avec des bracelets aux bras et aux jambes, et une multitude de jons ornés de pierres précieuses, aux doigts de la main et souvent à ceux des pieds. On les rencontre partout avec de lourds paniers sur la tête.

Si un jour, vous allez à Demerera, et voulez étudier sur place, les mœurs et les coutumes des Hindous, je vous conseille une petite promenade au Peter's Hall, une immense plantation, où les *coolies* ont leur logement; vous reviendrez enchantés de votre excursion au quartier des Hindous.

Il y a toute une colonie de Chinois et de Japonais à Demerera. Les dames nippones ont un costume fort gracieux; une ample robe en soie de diverses couleurs, qui descend en bas du genoux; au-dessous de larges pantalons, également en soie, qui retombent en bouffant sur leurs petits pieds.

C'est tout à fait gentil, et c'est plus décent que les modes parisiennes.

Le jardin botanique est magnifique et renferme une grande variété de plantes.

On y remarque surtout l'arbre du paon, dont les feuilles se déploient en éventail, comme les plumes de la queue de cet oiseau. Une autre plante intéressante est le "Victoria Regia Lily" qui croît sur les étangs du parc. C'est une espèce de nénuphar, mesurant jusqu'à quatre et cinq pieds de diamètre, et qui a la forme d'une grande assiette plate, dont les bords seraient recourbés en dedans.

Après un séjour de soixante-douze heures à Demerera, nous en partons pour revenir vers le nord.

Au retour, nous faisons le même trajet qu'en allant; visitant de nouveau les îles que nous avons admirées à notre passage, quinze jours auparavant.

Il manquait encore quelque chose à notre bonheur; il y avait cinq semaines que nous étions sur l'eau, et nous n'avions pas encore eu la visite d'un seul grain de vent. Allions-nous rentrer à Québec sans avoir goûté au terrible mal de mer? Je souhaitais une petite tempête, et nous l'avons eue. Le lendemain de notre départ des Bermudes, le vent changea, tout-à-coup, et se mit à souffler du nord-ouest, avec violence; la mer ne tarda pas à se soulever; les vagues, d'abord petites, courant les unes après les autres, coiffées d'un blanc panache d'écume, s'enflent, deviennent énormes. Elles s'abattent lourdement sur le flanc de notre gros vaisseau, qui gémit, monte et descend; à certains moments, les deux hélices sortent de l'eau et se livrent à une course folle dans le vide; au moment où elles retombent dans l'onde écumante, le bateau est violemment secoué, il tremble et frissonne sous l'effort.

Nous n'entendons plus que le mugissement des vagues et le sifflement du vent dans les cordages. Notre pauvre navire craque de partout; il a des tressaillements terribles, on dirait qu'il est prêt de s'éventrer.

La nuit fut rude; je connais des dames qui trouvèrent les heures bien longues.

Les craquements des ponts, de la cloison des cabines, l'agaçante trépidation des hélices, les balancements du navire, tout cela refoulait le sommeil.

Comme elle est puissante et majestueuse cette grande voix de la tempête, et quelle impression de malaise, de lassitude, d'énervement, elle produit, dans ces nuits, au milieu du silence absolu de tous bruits humains. On entend la vague s'élancer sur le navire en frappant des coups terribles, puis le flot qui recule pour un nouvel assaut; et le bruit confus des eaux ne s'apaise un moment que pour reprendre bientôt avec une nouvelle fureur.

Il y a des moments de calme, qui tiennent l'âme en suspens, où l'on entend, comme des plaintes, des sanglots, au ras de l'eau, tout le long du bord.

Peu à peu, pourtant l'on s'habitue à ce vacarme, et l'on finit par s'endormir.

J'avais hâte de revoir les compagnons, le lendemain matin. Je les retrouvai un peu fatigués des insomnies de la nuit, mais joyeux et de bonne humeur; à part quelques dames, ils résistaient superbement aux étreintes du mal de mer.

Le même soir, à sept heures, nous entrions au port de Saint-Jean; il faisait un froid de loup, et nous avions presque des regrets de n'avoir pas prolongé notre

séjour aux Antilles, en songeant que nous allions bientôt retomber dans les bancs de neige de notre glacial pays.

Tout de même nous revenions enchantés de notre croisière. Nous passâmes la nuit sur le bateau, occupés à lire jusqu'à une heure avancée, les lettres et les journaux de Québec. Nous étions restés sans nouvelles du pays tout le long du voyage; aussi, c'était avec une ardeur facile à comprendre que nous lisions et relisions les lettres, que nous feuilletions les journaux. En effet, il suffit de s'éloigner de notre Canada pendant quelques mois pour apprendre à mieux l'apprécier. Nos hivers, et particulièrement ceux de Québec, sont longs et rigoureux, mais combien salubre est notre climat; nous ne pouvons en dire autant de celui des Antilles, et de la Guyane, où les maladies épidémiques règnent à l'année.

Notre terre canadienne n'a pas la luxuriante végétation des Tropiques; elle ne fait pas croître les fruits que l'on goûte dans toute leur saveur là-bas, et dont à la rigueur, on peut se passer; mais elle produit à profusion quelque chose que l'on ne connaît pas dans les Antilles, le blé qui nourrit et dont on ne peut se passer.

Enfin nous respirons ici un air de liberté, de bien-être, de bonheur que l'on ne trouve nulle part ailleurs.



MARIA CHAPDELAINE

Drame en cinq actes par ALONZO CINQ-MARS et DAMASE POTVIN, d'après le roman de LOUIS HÉMON

(Suite)

ACTE III

C'est le soir de la Messe de Minuit, après le souper, dans la pièce principale de la maison de Samuel Chapdelaine. Au lever du rideau, Maria Chapdelaine est assise et se berce légèrement, près de la fenêtre. Elle roule un chapelet dans ses doigts. A l'autre extrémité de la pièce, près de la table, la mère Chapdelaine achève de laver la vaisselle du souper. Le vent hurle au dehors et la neige poudroie dans les vitres. Quelques instants de silence après le lever du rideau: Maria prie, sa mère travaille.

SCENE 1ère

MARIA CHAPDELAINE et LAURA

MARIA (*se levant.*) — Bon, “sa mère”, je n’ai plus que cent Ave à dire avant de finir les mille; j’aurai ben le temps de finir avant minuit.

LAURA — Cent seulement... t’as ben été... Mais, repose-toi un peu... T’as ben l’temps. Tu seras plus tranquille, tantôt; Alma-Rose et Téléspore sont couchés.

MARIA (*rêveuse.*) — C’est-il ben sûr, “sa mère”, qu’on obtient toujours la grâce qu’on demande, quand on dit mille Ave, le jour avant Noel?

LAURA — Oui, oui, Maria, c’est vrai... Une personne qui a quelque chose à demander et qui dit ses mille Ave comme il faut, avant l’heure de la Messe de Minuit, c’est ben rare si elle ne reçoit pas ce qu’elle demande... T’as demandé une grâce, j’suppose? (*affairée à sa vaisselle.*)

MARIA (*timidement.*) — Mais, oui, “sa mère”,... Je demande une grâce, (*à part*). Cette grâce, je ne l’ai pas encore demandée... Pas avec des mots... Mais le Bon Dieu m’a ben compris, puis, la Sainte Vierge aussi... François... qu’il revienne au printemps... qu’il n’ait pas trop de misère dans le bois... qu’il abandonne de sacrer et de boire... qu’il revienne... au printemps. (*Elle regarde longuement par la fenêtre puis, secouant sa rêverie, plus haut à sa mère.*) C’est ben dommage, hein! “sa mère”, qu’on ne puisse pas aller à la Messe de Minuit...? J’aurais ben aimé ça, cette année, et “son père” m’avait promis de m’amener...

LAURA — Tu comprends, Maria, après une tempête comme celle qu'on a eue pendant deux jours, il n'y a plus l'ombre de chemin, comme ton père a dit.

MARIA — Je suis bien sûre qu'on sera pas les seuls à rester à la maison, à soir.

LAURA. — Y a-t-il rien de plus beau que la Messe de Minuit, pourtant; la Messe de Minuit comme on l'a entendue, par exemple, il y a deux ans, à Saint-Cœur-de-Marie, tu t'en souviens Maria, avec Yvonne Boily à l'harmonium, et Pacifique Simard qui chante si bien les cantiques de Noël.

MARIA — Et les petits garçons et les petites filles de l'école qui avaient chanté en chœur... Mon Dieu, que c'était beau!

LAURA — Ah! Y a-t-il rien de beau comme le temps des Fêtes?

MARIA — ... mais quand il fait beau...

LAURA — Avec des chemins pareils, je ne sais pas si on va avoir de la visite au Jour de l'An. Il y a bien Azalma Larouché qui reste pas loin.

MARIA — Mais elle est trop paresseuse.

LAURA — Nos gens de St-Prime, ils se risqueront pas à faire le voyage. Peut-être ben que Wilbrod ou Ferdinand viendront de St-Gédéon, si la glace est belle, sur le lac.

MARIA — Oui, eux autres, ils sont bien capables.

LAURA — (*Bruit de grelots au dehors.*) Tiens, voilà Samuel et Ti-Bé. J'sa s pas s'ils ont réussi à ouvrir le chemin... avec un temps pareil...

SCENE II

MARIA, LAURA, SAMUEL et TI-BE

SAMUEL (*entrant.*) — Ah, mes pauvres créatures, le chemin est bloqué, on dirait, pour un mois... Vous avez jamais vu une affaire comme ça... Des falaises comme des maisons... Encore un peu qu'on perdait Charles-Eugène; il est resté embourbé dans un banc de neige, ma foi... une vraie montagne. Tenez, on lui voyait plus rien que les oreilles... Il a fallu pelleter tout à l'entour, pour le sortir de là...

MARIA — Alors, la Messe de Minuit?...

SAMUEL — Non, vous comprenez, la Messe de Minuit, elle va être icitte. Hein! Ti-Bé?...

Ti-BE — Ah! je pense ben, pas de Messe de Minuit pour nous autres. Non, mais j'ai jamais vu tant de neige. Imaginez-vous, "sa mère", on a pu se rendre comme ça jusqu'au trécaré chez l'père Narcisse,... eh ben! on aurait dit qu'il y avait jamais eu de chemin là... Vrai, ça a quasiment pas de bon sens.

LAURA — Non, des temps comme ça, ça n'a pas de bon sens, et c'est ça, moi, qui me fait ennuyer... si loin dans l'bois.

SAMUEL (*Il a fini d'enlever son capot et son casque et il s'est assis près du poêle où il allume sa pipe*). — C'est ben vrai, Laura, que t'aurais fait une vie plus heureuse avec un autre homme que moi, qui serait resté sur une belle terre, proche des villages, c'est vrai...

LAURA — Non, Samuel, le Bon Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Je m'lamente... comme de raison. Qui est-ce qui se lamente pas? Mais, on n'a pas été ben malheureux jamais tous les deux; on a vécu sans trop pâtir; les garçons sont de bons garçons, travaillants, et qui nous rapportent quasiment tout ce qu'ils gagnent, et Maria est une bonne fille aussi.

SAMUEL (*regardant sa femme avec tendresse*). — Et toi, Laura, t'es une bonne femme... une bonne femme... toujours que, moi aussi, ça m'aurait fait plaisir d'aller à la Messe de Minuit, à soir...

MARIA — Enfin, puisqu'on peut pas!

SAMUEL — C'est beau quand même, la nuit de Noël! même avec des temps pareils... quand on reste à la maison, moi, ça me réjouit. On dirait, là, que c'est pas une nuit comme les autres... Tout le monde a l'air heureux... tenez, vous me croirez pas, mais là, à l'étable, on dirait que les animaux ont l'air contents... On sait ben, ça aurait été plus plaisant d'aller à la Messe de Minuit, des fois...

MARIA — Oui, sa mère me disait tantôt comme ça avait été beau, vous vous en rappelez, quand on était allé à St-Cœur-de-Marie...

SAMUEL — Ah, oui, je m'en rappelle, mais il faisait beau, cette fois-là. Vous vous rappelez ben le bout de chemin qu'on avait fait, sur le lac, entre la Pointe de la Savane et la Pipe... Un vrai miroir au clair de lune qu'il faisait... Non mais, à l'église, ils en avaient-ti fait du beau chant, à cette messe-là... Je me rappelle encore la belle voix de Pacifique Simard qui avait chanté: (*il chante*).

Dans cette étable,

Que Jésus est charmant,

Qu'il est aimable

Dans son abaissement.

J'sais pas, moi, si Pacifique Simard chante mieux que François Paradis...

MARIA (*Qui, pendant que son père chante, s'est mise à égrener son chapelet près de la fenêtre, à part.*) — François Paradis...

LAURA — Ce pauvre François, j'sais pas ce qu'il fait de ce temps-ci... Ces pauvres coureux de bois-là, ils doivent en arracher, dans des temps pareils.

MARIA — Il doit faire méchant dans le bois, dans des tempêtes comme aujourd'hui.

SAMUEL — Non, c'est encore curieux, dans l'bois, il fait pas si méchant qu'icitte. Là où les arbres sont pas mal drus, on sent quasiment pas le vent. J'suis certain qu'Esdras et Da-Bé n'ont pas de misère...

MARIA (*pensive*). — Non?...

LAURA (à part, à Samuel.)—C'est pas à eux autres qu'elle pense...

TI-BE (qui s'est allongé devant le poêle et fume sa pipe.) — Il ne doit pas y avoir de tempêtes comme ça aux Etats?...

LAURA (qui raccommode près de la table.) — Ti-Bé...

SAMUEL — Toi, tu m'entends, encore une fois, j'veux plus t'entendre parler de ça... Non, mais c'est-ti possible!.. Dire que ça lui part pas de l'idée. Tu devrais avoir honte, pendant que tes frères sont aux chantiers, pendant qu'on se morfond icitte, pour se tailler une bonne terre, avoir toujours l'idée des Etats... penser rien qu'à s'amuser...

TI-BE — On travaille aux Etats aussi... On fait pas rien que s'amuser.

SAMUEL — Oui, on travaille, mais pas pour soi, pour des "boss", qui vous mènent à coups de pieds... Et puis, c'est pas un avenir qu'on se fait par là; c'qu'on gagne dans la journée, on le dépense le soir... le lendemain, on n'est pas plus riche... C'est icitte, l'avenir de notre jeunesse, sur les terres nouvelles; c'est pas même dans les vieilles paroisses où la terre est souvent appauvrie; il faut venir dans les cantons; il faut abattre les arbres, il faut faire de la terre... Faire de la terre, y a rien que ça!... Et puis, chaque arbre qu'on abat, c'est des piastres qu'on met dans sa poche. Mais, si on laisse faire ça rien qu'à nous autres, les vieux, ça peut pas durer... On a besoin des jeunes; il faut que les jeunes suivent le métier de leur père; il faut pas qu'ils rougissent de mettre la main à la hache, entends-tu, Ti-Bé?... Trouves-tu pas que j'ai plus raison que ton beau Lorenzo Surprenant?... Celui-là, il te parle des amusements, des Etats, c'est vrai, mais il t'a jamais parlé, je gage, de c'qu'on endure dans les *facteries*... Une vie de chien... une vie d'esclave... (Emu). Et puis, enfin, not'devoir, à nous autres, les pères, c'est de garder nos enfants chez nous...

TI-BE — On en revient des Etats.

SAMUEL — On en revient, oui, comme ton Lorenzo... un monsieur qui peut plus entendre parler de la terre; on en revient, mais pas souvent. J'en ai vu ben partir, moi, des gens, pour les Etats, mais j'en ai pas vu revenir guère. Et, ceux que j'ai vu revenir, ce n'était plus quasiment de notre monde. (Emu). Ti-Bé, tu ne devrais plus parler des Etats devant moi. Tu sais que j'aime pas ça. Fais donc comme Esdras et Da-Bé qui sont si encouragés pour la terre. Tu sais ben que c'est pour toi comme pour tous nous autres, qu'on travaille si fort... Et puis, malgré tout, il y a du plaisir, il y a du contentement, des fois... Tiens, à soir, malgré le trouble que tu me donnes avec ton idée des Etats, malgré la tempête, malgré qu'on soit, comme qui dirait, prisonniers dans la neige et qu'on soit obligé de passer le temps de la Messé de Minuit, renfermés chez nous, eh! ben, là, je me sens le cœur en joie, malgré tout. C'est vrai que cette Nuit de Noël, c'est pas une nuit comme les autres... Ah, c'est beau, Noël, ça m'a toujours réjoui. Moi, des fois, quand je reviens de bûcher, j'aime tellement ça les cantiques de Noël, que j'en chante en marchant. (Il chante.)

“Minuit, Chrétiens, c’est l’heure solennelle,
 “Où l’Homme-Dieu descendit jusqu’à nous”.

(*La neige craque sous des pas à la porte et l’on frappe.*)

SCENE III

Les mêmes, plus EUTROPE

EUTROPE (*entrant*). — Il paraît qu’on a le cœur en joie icitte, on se dirait à la Messe de Minuit...

SAMUEL (*s’arrêtant de chanter*). — Tiens, Eutrope! Je me disais aussi que ce serait ben rare si Eutrope Gagnon ne venait pas veiller à soir.

EUTROPE (*paraissant soucieux*). — Y en a, de la neige, hein? Savez-vous que je suis parti de chez nous, y a une bonne escousse...

TI-BE (*à moitié endormi*). — Des beaux chemins, hein, Eutrope?

EUTROPE — Des chemins?... Y en a plus, de chemins... Non, mais quel temps de chien. Mais vous avez l’air quand même ben en joie, vous autres...

LAURA — Mon Dou, il faut ben s’en faire, de la joie... On ne mène pas toujours ça comme on veut... C’est déjà si ennuyant de ne pas pouvoir aller à la Messe de Minuit, qu’on tâche de passer le temps comme on peut... Samuel, qui pourtant vient de sermoner Ti-Bé, a le cœur en joie, lui, et je pense que, si t’étais pas arrivé, il allait nous chanter toute la Messe de Minuit icitte...

MARIA (*se levant avec un soupir*). — Enfin, j’ai fini mes mille Ave... Ah! que j’en ai eu de la misère; tout le monde parlait... Et son père qui chantait... j’en ai dit cinquante de plus quand même, en tout cas que je me serais trompée; comme ça, c’est plus certain.

EUTROPE — Ah! vous avez dit les mille Ave?... Et vous avez demandé une grâce?

MARIA (*baissant les yeux et timidement*). — Mais oui... (*à part*) François Paradis... qu’il revienne au printemps... qu’il n’ait pas trop de misère...

SAMUEL — Ah! mon pauvre Eutrope, j’étais presque sûr que t’allais venir veiller, même en passant pardessus les falaises de neige.

EUTROPE — Comme de raison... Je ne voulais pas passer le soir de la Messe de Minuit sans venir, puisque on ne peut pas aller à la Messe. Mais, à part de ça, (*grave*)... j’avais une grosse nouvelle à vous annoncer...

TOUS — Ah! (*Ti-Bé se lève; Samuel dresse son buste sur sa chaise; Laura dépose son raccommodage sur la table; Maria se lève et regarde Eutrope*).

MARIA — Pas une mauvaise nouvelle, toujours?

SAMUEL — Ma foi!... à te voir la face, on dirait en effet, on dirait que c’est pas une bonne nouvelle.

LAURA (*inquiète*). — C'est toujours pas Esdras ni Da-Bé?

EUTROPE — Non, Madame Chapdelaine, Esdras et Da-Bé, et puis Edwige Lëgaré doivent être bien, si le Bon Dieu le veut. Les nouvelles que je parle ne viennent pas de ce bord-là; ce n'est pas de vos parents, mais c'est un garçon que vous connaissez ben...

TOUS — Ah!

MARIA — Un garçon qu'on connaît?

EUTROPE (*regardant Maria*). — Oui,... vous le connaissez ben... là, tous vous autres... Ah! c'est ben de valeur; c'est terrible.

SAMUEL — Mais, qu'est-ce que c'est donc, Eutrope?

MARIA — Mais, dites donc vite?

LAURA — Oui,... de qui ce que tu veux ben parler?

TI-BE — Pas Lorenzo, toujours?

EUTROPE (*d'une voix sombre*). — Non,... François Paradis.

TOUS — Ah!

MARIA (*tremblant*). — François Paradis?... (*silence*) François Paradis?...

EUTROPE — Oui, voilà comment ce que ça s'est passé. (*lentement*). Vous devez savoir qu'il était *foreman* dans un chantier, en haut de La Tuque, sur la rivière Vermillon.

MARIA — Oui, oui.

EUTROPE — Il y a une dizaine de jours, il a dit tout d'un coup au *Boss* qu'il allait partir pour venir passer les fêtes au Lac St-Jean, icitte...

MARIA — Icite?

EUTROPE — Le *boss* ne voulait pas entendre parler de ça, comme de raison; quand les hommes se mettent à prendre des congés de quinze jours, en plein milieu de l'hiver, vaudrait autant fermer le chantier tout de suite. Le *boss* ne voulait pas... Mais, vous connaissez François, c'était un garçon malaisé à commander, quand il avait une chose dans la tête.... Il a répondu qu'il avait dans son idée d'aller au Lac pour les Fêtes et qu'il irait.

MARIA (*pressante*). — Ensuite?

EUTROPE — Quand il a vu ça, le *boss* l'a laissé faire; il avait peur de le perdre vu que c'était un homme capable, hors du commun, et accoutumé dans le bois... Le chantier n'était pas ben loin des chars... à deux jours seulement du Trans-continental, qui descend vers La Tuque; mais ça s'adonnait qu'il y avait eu un accident à la *track* qui n'avait pas encore été radouée, et les chars ne passaient pas. J'ai appris tout ça par Johnny Niquette, de La Pipe, qui arrive aussi de La Tuque.

SAMUEL — Ah oui, Johnny Niquette.

MARIA — Ensuite, ensuite?

EUTROPE — L'opérateur ne pouvait pas dire quand est-ce que les chars recommenceraient à marcher. François n'a pas voulu les attendre. Johnny

a attendu les chars, lui, et il a ben fait, parce que les chars se sont mis à marcher, le lendemain. Mais, François, lui, a pris ça en riant. Il est parti en disant qu'il était bon pour faire le voyage à pied...

MARIA — A pied?

LAURA — A pied, mon doux Seigneur!

EUTROPE (*continuant.*) — ... qu'il allait gagner le Lac, en suivant la rivière Croche d'abord, puis la rivière Ouiatchouan qui tombe proche de Roberval.

SAMUEL — C'est correct, ça, ça peut se faire. J'ai passé par là, déjà.

EUTROPE — C'est ben malaisé dans cette saison icitte, M. Chapdelaine, ben malaisé. Tout le monde, par là-bas, a dit à François que ça n'avait pas de bon sens de faire ce voyage-là, en plein hiver, avec le frette qu'il faisait, peut-être ben quatre pieds de neige dans le bois, et tout seul. Mais il s'est mis à rire d'eux autres. Il leur a dit qu'il était accoutumé dans le bois, qu'un peu de misère ne lui faisait pas peur, parce qu'il était décidé d'aller dans le haut du Lac pour les Fêtes, et que là où les sauvages passaient, lui, passerait ben. Seulement, vous connaissez ben ça, vous, M. Chapdelaine? Quand les sauvages font ce voyage-là, c'est plusieurs ensemble, et avec des chiens. François est parti tout seul...

MARIA — Mon Dieu... tout seul!

EUTROPE — ...Tout seul...en raquettes, avec ses couvertes, et des provisions sur une petite traîne... il a *toffé, toffé* correct, pas mal longtemps... mais vous savez le temps qu'il a fait, il y a une dizaine de jours? Un "norouet" comme aujourd'hui, avec de la neige... ça s'est adonné que, pendant ce temps-là, François Paradis était dans les Grand-Brûlés, entre le Lac des Commissaires et la rivière Ouiatchouan.

MARIA — La rivière Ouiatchouan? Mais, c'est pas ben loin, il me semble?

SAMUEL — Ah! c'est encore un bon bout, va! surtout dans les tempêtes.

EUTROPE — Là, comme vous savez, la neige poudre terriblement et fait des falaises effrayantes. Dans des places comme celles-là, même un homme capable n'a pas grand'chance quand il fait ben frette, et que la tempête dure un peu. Et, vous savez que le "norouet" a soufflé dur, trois jours de suite, dur à vous couper la face...

MARIA — Oui, eh ben?...

EUTROPE (*après une longue pause, et à voix basse*): — Il s'est écarté!...

MARIA ET LAURA — Mon Dieu!

SAMUEL — Ah, c'est terrible!

EUTROPE — ... Il s'est écarté... la tempête l'a surpris dans les Brûlés, comme je viens de vous le dire. Il a dû s'arrêter: on suppose ça à cause des sauvages qui ont trouvé un abri en branches de sapin qu'il avait dû se faire; et puis, ils ont vu aussi des pistes. Il a dû repartir, parce qu'il n'avait pas guère de provisions et pis, il avait hâte d'arriver, je pense; mais le temps continuait à être méchant, la neige tombait, le norouet soufflait fort et, peut-être qu'il pouvait pas

voir le soleil ni marquer son chemin, car les sauvages ont dit que les pistes s'éloignaient de la rivière qu'il avait suivie et qu'elles s'en allaient drette vers le nord. Toujours est-il qu'il est parti du Lac des Commissaires et qu'il n'est jamais arrivé à la Ouiatchouan...

MARIA — Ah!

EUTROPE — Quand ça été connu, les hommes d'Ouiatchouan sont partis, après que le temps se fût adouci un peu. Mais la neige avait couvert toutes les pistes; ils sont revenus en disant qu'ils n'avaient rien trouvé, voilà de ça trois jours passés... il s'est écarté... (*un long silence*).

MARIA — Ah!

SAMUEL — Ça montre qu'on est rien que des petits enfants dans la main du Bon Dieu. François était un des meilleurs hommes de par icitte, pour vivre dans le bois et trouver son chemin; des étrangers l'engageaient souvent comme guide et il les ramenait toujours chez eux, sans malchance. Et, pourtant, il s'est écarté... On est rien que des petits enfants!... rien que des petits enfants...

LAURA — Pauvre François!

MARIA (*sanglotant*). — François!

SAMUEL — Il y en a qui se croient pas mal forts et qui pensent qu'ils peuvent se passer de l'aide du Bon Dieu, quand ils sont dans leur maison ou sur leur terre; mais, dans le bois... (*secouant la tête et d'un air grave*) On est rien que des petits enfants...

EUTROPE — C'était un ben bon homme, un vrai bon garçon, fort et travaillant et sans malice.

LAURA — Ben sûr... un brave cœur.

MARIA — François!

SAMUEL — Comme de raison, je ne veux pas dire que le Bon Dieu avait des raisons pour le faire mourir, lui plutôt qu'un autre... c'était un bon garçon, un travaillant, et je l'aimais ben. Mais ça vous montre...

EUTROPE (*avec entêtement*). — Personne n'a jamais rien eu contre lui. C'était un homme rare pour l'ouvrage, pas peureux de rien et serviable avec ça. Tous ceux qui l'ont connu avaient de l'amitié pour lui. C'était un homme dépareillé. (*regardant Maria*) C'était un ben bon homme, un homme dépareillé.

LAURA — Quand on était à Mistassini, voilà de ça sept ans, ça n'était encore rien qu'une jeunesse, mais fort et adroit pas mal, déjà aussi grand comme il est là... (*gauchement*) je veux dire, comme il était... l'été dernier, quand il est venu icitte. C'était malaisé de ne pas l'aimer. (*Silence embarrassé*).

EUTROPE (*se levant*). — Eh ben! il faut que je m'en aille à cette heure... pas de chemin comme ça... j'ai ben du regret de ne pas avoir de meilleure nouvelle que ça à vous apporter. (*il décroche son fanal et l'allume*). Allons... à un autre tantôt. Bonsoir. (*plus bas à Maria, qui sanglote toujours*) Bonsoir, Mamzelle Maria... (*il sort*)

SCENE IV

Les mêmes, moins EUTROPE

SAMUEL — Ce pauvre François Paradis... il n'avait quasiment pas de famille. Alors, si tu veux dire comme moi, Laura, comme on avait de l'amitié pour lui, on pourrait peut-être faire dire une messe ou deux; qu'est-ce que t'en dis!

LAURA — Sûrement, trois grand'messes cet hiver. Et quand les garçons reviendront du bois, en bonne santé, s'il plaît au Bon Dieu, trois autres pour le repos de son âme, ce pauvre garçon. Et, tous les dimanches, cet hiver, on dira un chapelet pour lui.

SAMUEL (*se levant.*) — Allons dire notre prière, et n'oublions pas d'ajouter quelques Pater et Ave pour ceux qui ont eu de la malchance dans le bois... François était comme tous les autres, pas parfait, comme de raison, mais sans malice et propre dans sa vie. Le Bon Dieu et la Sainte Vierge auront pitié de lui.

MARIA (*affaissée sur sa chaise, près de la fenêtre, regardant au dehors, les yeux fixes, à part.*) — François Paradis!

LAURA (*à Samuel.*) — Laissons-la toute seule. (*elle va baisser le feu de la lampe.*)

SAMUEL (*s'approchant un peu de Maria, et très bas, d'un ton suppliant.*) — Tu ne vas pas te coucher un peu, Maria? (*un silence; pas de réponse; à Ti-Bé.*) Viens, Ti-Bé, on va faire la prière dans notre chambre. (*Samuel, Laura et Ti-Bé se retirent lentement vers la chambre, observant Maria qui reste seule. Long silence. Maria se lève lentement, va à une armoire, ouvre un tiroir, en sort une bougie qu'elle va allumer à la petite porte du poêle. Elle retourne à l'armoire, prend une soucoupe et colle la bougie au fonds de la soucoupe, puis elle va déposer le chandelier improvisé devant une petite statue de la Vierge, placée sur une tablette, au fond de la pièce. Elle reste longtemps debout devant la Vierge, les mains jointes, puis tombe lentement à genoux. Enfin, elle s'affale sur une chaise en éclatant en sanglots, pendant que le rideau descend lentement.*)

RIDEAU

(LE IV^{ème} ACTE AU PROCHAIN NUMERO)



La petite chapelle de Tadousac

Un interview à propos d'un canard

C'est le matin du 26 juillet. Le village de Tadoussac est encore plein d'ombres grises, mais les toits sont déjà roses et tachés de soleil. Quelques fenêtres sont entr'ouvertes et l'on entend, à l'intérieur des maisons des bruits d'ustensiles de cuisine que l'on remue pour le repas du matin. L'étoile du matin lutte encore au ciel violet contre les ondes laiteuses de l'aurore...

La petite chapelle des sauvages se détache en gris sur le fond bleu et vert du fleuve et de la rive; car elle est là toujours, depuis 1747, surmontant la dune escarpée qui domine la baie, la primitive glise des peuplades indiennes du "Royaume de Saguenay". Son minuscule clocher pointu, il y a une quarantaine d'années, servait encore de phare aux marins du Saguenay.

"Chaque année, le matin du 26 juillet, la petite cloche d'airain de la chapelle, vieille d'un siècle de plus que cette dernière, égrène sur les flots, dans le bassin des plaines et jusqu'au sommet des pics, une pluie légère de notes sonores; c'est comme un pépiement d'oiseau ensommeillé. Mais si léger qu'il soit, le son matudinal réveille les échos de trois siècles de glorieuses missions, et à cette sonnerie cristalline d'un temps si vieux, toute la nature saguenayenne est sensible; les flots du Saguenay descendent moins vite vers le fleuve qui, lui-même, gronde moins fort, aux pieds des falaises; la brise du large souffle plus doucement et les arbres, qui degringolent des pics laurentiens, assourdissent leur bruissement" (1).

De chaque côté du village, des ravins s'étendent tapissés de feuillage, et des côteaux chevelus moutonnent; des toits invisibles, en arrière, fument, au-dessus des arbres. Sur le fleuve, le ciel s'élargit.

(1) *L'Appel de la Terre*, roman canadien, par Damase Potvin. En vente chez l'auteur, 14 rue Crémazie, à 75 sous l'exemplaire.

Tout est pureté sur l'eau, sur la terre et au ciel. On sent sincèrement que l'on foule un sol millénaire et la petite cloche de bronze, qui continue de carillonner dans ce grand matin de juillet, a des sonorités si divines que l'on oublie le monde.

Ce jour de la Sainte-Anne doit se dire, dans la petite chapelle, la messe annuelle du Père Cocquart. Voici 250 ans que la petite église ne sert plus qu'à cette unique manifestation du culte extérieur catholique. C'est une cérémonie touchante, évocatrice des plus anciens comme des plus pieux souvenirs.

Pour la quatrième fois je n'avais pas voulu manquer l'occasion d'assister à la "Messe du Père Cocquart".

* * *

Après la messe, je m'attardai, pendant quelques instants, sur le petit "perron" de la chapelle à emplir mes yeux du panorama grandiose qui se déroulait devant moi. La chapelle s'élève tout au bord d'un plateau dont la pente abrupte dégringole dans le fleuve.

Maintenant, le soleil déjà chaud fait resplendir la mer que l'on dirait de feu. Le village, tout à fait éveillé, bruit de tous les sons accoutumés du matin. En bas, toute la baie, entre la Pointe-du-Saguenay et la Pointe-aux-Vaches, s'irradie sous le soleil déjà haut.

J'allais retourner au village quand j'aperçus près de moi l'aimable curé de Tadoussac, l'abbé Georges Tremblay, jeune prêtre de mes amis que je suis toujours content de rencontrer pour causer des jours heureux de l'Alma Mater où, intimement liés, nous filions la même parfaite amitié dans le décor froid et simple des mêmes salles de collége...

Nous abordâmes, cette fois, un autre sujet de conversation, sujet très actuel comme on va le voir, et qui était bien de nature à combler de bonheur le journaliste que j'ai le malheur d'être, puisque du même coup je faisais parler mon ami d'abondance et, en même temps, j'escamotais une "superbe interview", diront mes collègues.

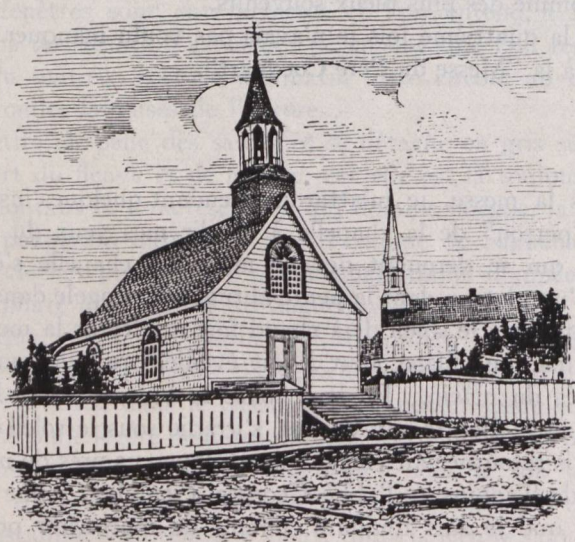
"Est-il bien vrai, " demandai-je à brûle-pourpoint, à mon ami, "que l'on songerait à démolir la petite chapelle des sauvages?..."

Point de réponse. Je continuai :

“La question a été soulevée, récemment, lors de la dernière séance de la Société Royale du Canada; on s'inquiète de cette ruineur,... on proteste...

—Allons au presbytère, me répondit simplement mon ami.

Cinq minutes après, nous étions installés dans l'“office”, déjà perdus dans le nuage de fumée que dégageaient nos pipes chargées de “bon canayen”.



La vieille petite chapelle de Tadoissac.—Au fonds, l'église paroissiale.

Alors, mon ami me tendit le message suivant :

“On m'informe que vous avez l'intention de démolir la vieille chapelle; si vrai, défenses de procéder”.

(Signé) Evêque de Chicoutimi.

Et, quand j'eus terminé la lecture du message :

“Voilà,” me dit mon ami, “comment est venu survoler Ta-

doussac le canard monstrueux dont tu me parles. J'ai répondu ceci à mon Ordinaire:

“ N'avons jamais eu cette intention.”

Et voilà mon ami parti; je n'ai que juste le temps de recueillir ses paroles à la sténographie Duployé.

“ Oui, il paraît que c'est une américaine, appartenant à une Société Historique quelconque d'Ottawa qui est la mère... du canard en question... Telle mère, tel fils. Je pourrais te montrer la lettre qu'une de ces excentriques m'écrivait récemment. Elle me demandait mon concours pour travailler à l'amélioration du sort des Tadoussiennes. Mais, suffit... Revenons à la chapelle.

“ Tout le monde ici tient à la vieille chapelle de Tadoussac. Dès que me fut parvenu le télégramme de Monseigneur, j'eus la curiosité de parcourir les différents groupes de mes gens et de provoquer leur impression sur l'éventualité de la démolition de notre antique chapelle. Et, à mon retour au presbytère, comme résultat de mon inquisition, je reconstituai la scène qui se passerait si je manifestais l'intention que l'on m'impute. Tous viendraient faire leurs représentations.

“ Ce sont d'abord les anciens, comme le père Alfred Hovington; ce vieillard de 78 ans me disait: Mon grand-père est venu se fixer ici, voilà au moins 120 ans. A la fin de sa vie, il parlait sans cesse des “ premiers temps.” Il nous disait qu'il avait vu la chapelle encore neuve; qu'il avait bien connu le Père de la Brosse qui l'avait baptisé, instruit et marié; et que, de son temps encore, pas un sauvage catholique ne passait à Tadoussac, sans venir demander au Bon Père sa protection pour le voyage.

“ Pour moi et pour bien d'autres, “ m'avait dit ce quasi-octogénaire “ démolir la vieille chapelle, ce serait du coup assassiner notre vieux Tadoussac”.

“ Puis, je voyais un autre vieux, dernier rejeton de la race montagnaise à Tadoussac, à qui j'avais parlé du monstrueux projet. Il protestait et me disait: “ Si mon père, François Denis, vivait, il dirait bien que le Père de la Brosse va faire mourir tout le gibier pour nous punir, si on jette sa chapelle à terre”.

“ Ensuite, ce sont les marguilliers, gens pratiques, qui viendraient à leur tour m'exposer que notre “fabrique” va perdre par le fait de la disparition de la chapelle une bonne source de revenus”; en effet, les curieux et les amateurs de vieilles choses y laissent, chaque année, quelques centaines de piastres. Ce qui n'est pas à dédaigner pour une “fabrique” pauvre.

“Et voici les cochers qui apportent leurs arguments. Ils sont (21) vingt-et-un; et ils m'affirment que la moitié des voyages qu'ils font, pendant l'été, ils les doivent à la vieille chapelle.

“ Et de plus, tous les paroissiens m'arrivent sur le dos. La plupart, directement ou indirectement, comme il arrive dans toutes les places d'eau, escomptent pendant des mois l'argent que laisseront les visiteurs. Cette population estivale, aussi nomade que les anciens enfants des bois, (sauf le respect de la dame américaine en question) remplace pour Tadoussac les chasseurs d'autrefois... Enfin, pour compléter le concert de protestation, ce serait la “Canada Steamship Lines, Co.,” qui ferait retentir l'air du cri strident des sirènes de tous ses “steamers”. Imagine-toi, ses “steamboats” amènent chaque été des centaines de “guests” qui vont loger à son “Tadoussac Hotel”. Et la plupart y viennent “for the sake of the old Chapel”. La compagnie donc, comme tout le monde, travaillerait ferme pour empêcher la démolition de cette dernière. Il est vrai qu'elle le ferait “for the sake” de milliers de dollars qu'elle entasse de ce chef. Peu importe: le résultat serait le même.

“ Reste à savoir maintenant les sentiments, à ce sujet, de l'humble curé actuel de la paroisse—un jeune et tout petit, de dix ans de prêtrise, et qui n'est ici que depuis huit mois—, tu le sais. Eh! bien, je te donne ma parole, que je serais prêt, au besoin, à consentir à tous les sacrifices possibles, pour empêcher la perte d'un trésor aussi précieux que notre “vieille chapelle”. C'est l'âme de ma paroisse qui n'a de valeur, à proprement parler que par son histoire, qui s'identifie avec celle du pays tout entier. Démolir une relique si précieuse serait un crime de lèse-patriotisme. Avec un des collaborateurs de la *Revue Nationale* je regrette amèrement

que des cent-seize églises ou chapelles que nous avons dans notre Canada Français, lors de la cession (1660), depuis Châteauguay jusqu'à Tadoussac, il n'en reste plus que dix-huit. C'est bien du moins alors que nous conservions ce qui nous reste. Ce n'est pas trop tôt que nous prenions conscience que nous avons déjà un passé, et que ce passé doit inspirer le présent et vivifier l'avenir. Quant à notre antique chapelle, en particulier, il faut qu'elle soit conservée telle qu'elle. C'est bien assez dommage que des "embellisseurs" et des "gens pratiques" aient passablement défiguré l'œuvre du Père Cocquart (1747), en "ornant" le pignon bien en pointe d'un larmier, et par l'adjonction de ce misérable jubé qui alourdit sa nef, et cette sacristie banale qui enserre le rond-point. (Voyage au pays de Tadoussac, J.-Edm. Roy.) Quoi qu'il en soit, cette relique d'un autre âge sera respectée. Espérons qu'elle n'aura jamais le sort de 98 de ses sœurs du haut Saint-Laurent, dont parle Monsieur Gustave Beaudoin dans la revue déjà citée. D'autant plus que notre "antique chapelle" a des titres au respect que les autres n'ont pas. Elle est construite sur le site même de l'ancienne qui fut commencée en 1656 et dont le Père Albanel prit possession, le 21 novembre 1659, et où, au même endroit, en 1642, le Père DeQuen y disait la messe dans une cabane d'écorce et de feuillage... J'ajouterai même qu'il n'est pas improbable que la première messe célébrée en terre canadienne le fut à peu près sur le site de notre vieille chapelle tadoussacienne. Quoiqu'il en soit de cette dernière hypothèse, combien cette vieille mesure est évocatrice! Pour ma part, depuis que la belle saison est revenue, j'ai passé plusieurs délicieux moments autour, sur le seuil ou à l'intérieur de la vieille chapelle, ou bien dans le vieux cimetière qui contient tant de reliques. Si j'avais la plume d'un écrivain, il me semble que j'aurais à confier beaucoup d'impressions, religieuse et patriotique, faites de toutes les nuances du sentiment, en passant par l'attendrissement, l'indignation et l'enthousiasme. En tout cas, il me semble que tous les morts qui dorment dans ce vieux cimetière font de leurs corps un rempart qui rend le vénérable sanctuaire inviolable".

Que si, avec les deux ailes coupées de cette façon scientifique, ce canard continue de faire entendre ses coins-coins éraillés, c'est que c'est un canard qui a la vie dure, n'est-ce pas ?

DAMASE POTVIN

UN DELICIEUX ROMAN

C'est, je crois, ainsi que doit être qualifié l'*Appel de la Terre*, ce roman que M. Damase Potvin a publié récemment. Très connu même de ceux qui l'ignorent, M. Damase Potvin n'a pas besoin d'être présenté. Tout le monde, en effet, sait que, depuis quelques années, il a fait une spécialité des Billets du soir. Ces Billets du soir sont écrits au fil de la plume, d'une plume au bout de laquelle tremble un grain de sel.

Vous vous rappelez sans doute qu'Hector, sur les remparts de Troie amusait son enfant avec la plume qu'il portait à son casque. Eh bien! songez que M. Potvin, tous les jours, amuse les grandes personnes, en dedans et au dehors des Remparts de Québec, avec la plume qu'il tient à la main. Où l'on voit qu'Hector n'eût pas meilleur élève. J'ai dit que ces billets du soir étaient écrits au fil de la plume. Le succès qu'ils ont eu, M. Damase Potvin n'a pas voulu s'en contenter. Il a écrit dans ses loisirs des nouvelles et des romans. Parmi ces derniers, il en est un qui a beaucoup d'affinités avec les billets du soir. Je veux parler de ce roman intitulé "*Le Membre*" et qui a toutes les apparences d'une œuvre de jeunesse. "*Le Membre*" n'est cependant pas une œuvre de jeunesse, puisqu'il est postérieur au "*Restons chez-nous*" un autre roman dont la lecture me porte à croire que l'auteur eût, à la vérité, une jeunesse fort sérieuse. Il faut, de préférence, se reporter au *Restons chez-nous*, quand il s'agit d'apprécier l'*Appel de la Terre*, parce que ces deux romans, somme

toute, développent, sous des formes différentes, la même thèse. Dans son *Restons-chez-nous*, l'auteur s'essaie à démontrer que le paysan a le devoir de demeurer sur le bien paternel, qu'il y est du reste, en quelque sorte, sollicité.

Pourquoi le vrai paysan se sent-il comme sollicité de demeurer sur le bien paternel? C'est que la terre, qui, suivant la fable, redoublait les forces d'Atlas, chaque fois qu'il la touchait, est bonne et généreuse, c'est que "subdivisée en rectangles alternativement verts et jaunes" elle mûrit le blé "pour le pain futur", le blé qui peut faire "la force et l'activité" d'une race. Un écrivain disait, en substance: "la terre reste toujours collée aux pieds, où que l'on aille.

C'est sans doute, d'avoir emporté collée à ses souliers un peu de la terre de Bergeronnes, quelques parcelles du bien paternel, du bien de Jacques Duval, que Paul Duval, le héros du roman de M. Damase Potvin, ne peut se faire à cette ville de Montréal qu'il contemple du haut de la Montagne et qui lui apparaît comme faite de "blocs énormes de pierre grise" coupés "de quelques pâles verdure et au milieu desquels, "se projetant contre le fond lointain de l'eau du fleuve qui cerne l'horizon" saillissent "des coupoles, des tours et des clochers".

Dans cette cité bruyante où "il erre, entre les maisons grises, sur l'étroite bande de pavage" il subit, sans se l'expliquer, l'influence de la terre qui, comme dit l'auteur, "l'appelait de toute la force de son dernier soupir avant l'hiver".

Par ces quelques lignes on a deviné que, dans son roman, M. Damase Potvin s'était évertué à montrer l'emprise que la terre exerce sur ceux qu'elle a en quelque sorte façonnés. Que l'homme subisse l'influence du milieu dans lequel il vit, c'est ce que l'observateur et la science nous enseignent. C'est, comme l'on sait, Fénelon qui le premier, dans sa lettre à l'Académie, souligna cette influence. Et donc, à toutes les variétés de contours qui découpent l'horizon correspondent des variétés presque infinies de mœurs, des nuances sans cesse renouvelées de langage et de pensées. En d'autres termes, le modelé terrestre contribue, dans une large mesure, à segmenter

une race en des types très nettement distincts. Aussi bien, M. Damase Potvin peut-il écrire: "Voulez-vous connaître l'âme d'un peuple? Regardez la contrée qu'il habite, le sol qui l'a façonné à son image". Or il se trouve que la contrée où se développe la majeure partie de l'action du roman de M. Damase Potvin est précisément un coin de notre province où s'est conservée, comme écrivait Roderick Pealtie, (1) "une civilisation unique, remarquable par son adhésion orgueilleuse aux coutumes "anciennes des fondateurs".

Si, comme l'écrit M. Potvin, il y a longtemps déjà que le dernier entêté du village a renoncé à battre son grain au fléau", il reste cependant dans ce même village où fleurit, dans toute sa diversité de couleurs et de dessins, la nature saguenayenne" assez d'habitudes ancestrales pour faire que ceux qui l'habitent ne puissent être confondus avec des habitants d'autres régions.

Du reste, des monts en forme de coupoles "qui, supportant des forêts éternellement vertes de sapins et d'épinettes", à eux seuls font un "paysage plus pittoresque que la patrie de Guillaume Tell"; "une nature à la fois calme et tourmentée suintant un climat énergique dont la mâle alternance des rigoureux hivers et des étés vibrants fouette le sang et trempe les muscles"; une rivière (le Saguenay) "d'une profondeur incroyable, comme écrivait Champlain (2) qui descend d'un lieu fort haut et d'une grande impétuosité"; des riviérettes bruissant, dans le village de Bergeronnes, comme les oiseaux dont elles portent les noms; des terres comme resserrées "dans un repli des flancs rudes des Laurentides", en faut-il plus pour façonner une race rude et forte, une race où la force s'allie à la poésie, une race où la naïveté s'associe à la rudesse.

Et Paul Duval, que son père a fait instruire "à cause des bonnes dispositions qu'il montrait pour l'étude", Paul Duval, devenu, par suite de son instruction et de son éducation "un monsieur", reste

(1) (cf: *The Geographical review*, fév., 1918, page 102)

(2) (cf: *Edition populaire des Voyages de Champlain au Canada*, page 86)

pendant le fils de la terre. Si sa naïveté l'a fait prendre pour de l'amour ce qui chez l'aguichante Blanche Davis, n'était qu'un flirt, un flirt auquel s'adonnent avec un plaisir malin, avec un peu de cruauté, dans les villégiatures ces demoiselles de la ville qu'un hiver de fainéantise a anémiées, toute sa jeunesse, toute son éducation, toute la terre dont il a gardé quelques parcelles à ses souliers lui fera se souvenir de la petite Jeanne Therrien, de celle qu'il a fiancée, près de l'église, un soir que les grenouilles, dans la mare aux reflets de nickel, modulaient leur chant monotone, que "les arbres dansaient à la lune", que les "trèfles le long des fossés du chemin, embaumaient tant qu'ils pouvaient."

Paul Duval aura beau "chopiner sophistiquement", comme écrivait Rabelais, à Montréal, dans ces "maisons où il se passe des choses étranges" il ne pourra oublier la petite fille "aux joues rouges et aux bras hardis". C'est qu'à travers elle et par elle il entend l'appel de la terre.

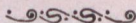
Du reste la mère Duval, dans sa naïve psychologie, ne s'y était pas trompée. "Ça nous dit, écrivait-elle à son Paul, son préféré son gâté, parce qu'il lisait dans les gros livres, ça nous dit que tu reviendras".

Et il est revenu et la terre, dont il avait emporté collées à ses souliers quelques parcelles, l'a repris tout entier.

J'ai tâché, dans cette courte étude, de dégager l'idée maîtresse du roman de M. Damase Potvin, de ce roman qui ne se contente pas d'être délicieux, mais veut faire œuvre louable.

Dans un prochain article, j'essaierai de montrer que M. Potvin a, malgré ce qu'en ont pu écrire certains critiques qui, à l'instar des épis vides dont parle la bible, se dressent dans leur orgueil, faire un roman de mœurs canadiennes.

AVILA BEDARD



EFFETS DE MIRAGE

Les lecteurs du *Terroir*, dont quelques-uns ont fait le voyage du Rhin, l'ascension des Alpes, le tour de la France et qui, presque tous, ont visité la vallée de la Matapédia, la région du Saguenay et les autres sites pittoresques de notre province, vont sans doute me trouver bien naïf, bien raseur, d'oser leur décrire les bords du St-Laurent, de Montréal à Québec. Aussi—je leur dois ce mot d'explication—en publiant le dit article, mon intention n'était-elle pas de leur donner une leçon de géographie; tout simplement, voulais-je leur communiquer certaines impressions—qu'ils ont peut-être ressenties déjà eux-mêmes—produites sur mon imagination de vingt ans par un voyage en bateau de Montréal à Québec, un soir de juillet que le clair de lune donnait aux objets une apparence qui ne leur est pas coutumière.

* * *

Huit heures et demie, et le "Québec" est encore à son quai. D'ordinaire, c'est à 7 heures qu'il part, mais ce soir, il paraît qu'il est retardé par un bateau d'excursionnistes: c'est bien ennuyeux!

Seul sur le pont, venant de dire adieu à de charmantes cousines, n'ayant pour me distraire ni livres ni journaux, je me demande ce que je vais bien faire pour passer le temps. Alors, mes yeux voudraient trouver quelque paysage à contempler, ce qui n'est pas si facile que vous le croyez: Montréal n'offre à leur "appétit" que des cheminées et des toits, des toits et des cheminées.

En face, il y a bien l'île Ste-Hélène, assez intéressante à cette heure crépusculaire; mais une horrible jetée en béton, qui prolonge le port de ce côté, et surtout un interminable train de fret qui stationne sur cette jetée éloignent de mon esprit tout sentiment de poésie.

La lune se lève enfin, mais savez-vous où? Juste au-dessus d'un des chars de ce m... train. Et quelle lune! rousse! trop grosse! un vrai fonds de marmite en cuivre. Je vois maintenant son disque entier, qui domine le train: il est coupé en deux hémicycles par un fil de télégraphe. C'est stupide, affreux, et il me prend envie, pour ne plus voir cette lune "bebête", d'aller m'enfermer dans ma cabine. Si l'air extérieur n'était pas si frais, ma foi, je crois que je succomberais à la tentation!

.....

Neuf heures! le sifflet du bateau retentit, les derniers passagers s'embarquent, les cordages sont levés, nous filons vers le large.

Le "Québec" s'avance sur une mer d'huile; au milieu du fleuve, il tourne sur lui-même, puis change de direction et longe l'île Ste-Hélène.

Qu'il est attachant le spectacle de cette forêt et de ces herbes tendres, qui recouvrent le sol témoin d'un des épisodes les plus admirables de notre histoire: Lévis brûlant les drapeaux français, pour qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi.

.....

Mais voici Longueuil: Le paysage est encore plus exquis. Admirez avec moi le profil de cette jolie église, qui se reflète dans les eaux du St-Laurent. La nuit est presque noire, et la lune — qui a repris l'aspect qui la fait aimer des poètes —, continuant son ascension dans le ciel, passe justement au-dessus du clocher.

Alors, les vers du poète me reviennent à la mémoire:

" C'était dans la nuit brune,
 " Sur le clocher jauni,
 " La lune
 " Comme un point sur un i.

D'ailleurs, c'est bien le temps et le lieu de faire de la poésie...; la "ballade à la lune" ne peut-être plus de circonstance et j'en récite encore les vers suivants:

“ T’aimera le pilote
 “ Dans son grand bâtiment
 “ Qui flotte
 “ Sous le clair firmament...

 “ Et la fillette preste...

—Mais au fait, vous demandez-vous: que vient-elle faire ici “la fillette preste”?

Ah! vous tenez à le savoir? et bien: c’est elle que (comme dirait encore Musset) l’on voit, “pied leste, passer le buisson” qui sépare la maison de ses parents—où j’ai été reçu aujourd’hui—du rivage de Longueuil. En ce moment, sans doute, elle salue, de son mouchoir, le passage du “Québec”.

Je ne suis pas sûr qu’elle les aperçoive, mais je lui rends ses signaux.

.....
 Longueuil a disparu dans le lointain, et maintenant je plonge mes regards du côté nord du fleuve, au moment où nous passons devant le parc Dominion. Quel spectacle féérique que celui de ces tours et de ces châteaux de feu encadrés par les lueurs du couchant! Pour se croire en face des jardins d’Aladin, manque-t-il autre chose au tableau que l’apparition dans le ciel des bonnes fées du temps jadis?

A l’arrière du navire scintille l’étoile du soir: d’autres astres, bientôt, apparaissent qui se baignent dans le fleuve, en compagnie des rayons de lune; les phares aussi sont allumés, et ce sont eux dont la clarté intermittente fait comme un éclair dans l’eau.

De nouveau, je fouille l’horizon, cherchant Repentigny.

—La nuit est trop noire; vous ne verrez même pas “la côte”, me dit mon voisin.

Mais je lui répons: J’ai encore mes yeux de vingt ans, moi...

—Que voulez-vous dire?

—Rien! Rien! C’est un secret.....

Et, toujours à l’ahurissement de ce bon voisin, je regarde longue-

ment Repentigny. "Franchement, il n'y a rien de plus charmant que ce pays-là, en ces semaines-ci."

.....

La rive nord étant désormais trop éloignée, tout l'intérêt du spectacle se concentre sur celle qui lui est opposée. A la clarté de la lune, les arbres et les arbustes que j'y aperçois prennent les allures fantastiques de troupeaux de buffles poursuivis par un invisible chasseur, de centaures que rechercherait Hercule ou des sorciers de "La Corriveau".

Et je vois passer Varennes, qui me fait penser à Longueuil.

Vient ensuite Verchères, cet endroit historique par excellence, et où l'on a érigé, sur la plage, la statue de celle que toute petite canadienne voudrait imiter. Je cherche dans l'ombre, à travers un dédale d'arbres et de maisons, l'endroit occupé par le monument de Madeleine de Verchères. La lune venant encore à mon aide, j'aperçois, à la clarté d'un de ses rayons, le bras de l'héroïne levé comme pour défendre ce coin de la terre canadienne. Et ce geste signifie bien: "Au pays de Québec, les femmes, comme leurs frères et leurs maris, savent être héroïques, quand il y a des droits sacrés à défendre. Tenez-vous le pour dit, dénigreur de notre race".

Les deux rives s'élargissent, après que nous avons dépassé Verchères. Maintenant, nous ne voyons plus de villages, plus de maisons: c'est partout la campagne.

Les champs et les bois se baignent toujours dans le fleuve, et les effets de mirage, ici, sont magnifiques.

Où sont-ils donc, ceux qui reprochent à la nature de cette partie du pays d'être trop uniforme? Sont-ce des rives escarpées qu'ils désirent: mais, grâce au mirage, celles-ci ne le sont que trop. Aimeraient-ils mieux voir le cap Eternité? Alors, qu'ils contemplent simplement ce bouquet d'arbres, dont le fleuve reproduit fidèlement l'image: avec ce "redoublement", est-ce qu'il n'a pas un aspect titanique?...

L'astre des nuits ne projette plus de raie de lumière sur les eaux du fleuve, mais son disque s'y reproduit en dix, quinze, vingt

exemplaires, avec lesquels un acteur de vaudeville géant et qu'on ne voit pas jouer à passe-passe. J'étudie ce jeu, je contemple celui des étoiles qui miroitent à côté.....

C'est dans une baie, maintenant, que nous entrons: l'estuaire du Richelieu.

Le "Québec" s'arrête à Sorel, au milieu d'un grand nombre de navires qui longent les quais. Les passagers quittent le pont, pour regagner leurs cabines ou s'en aller, je suppose, "faire de l'œil" aux soreloises. Moi, je reste à mon poste, attentif à un chant de pêcheur, à un bruit d'avirons venant du Richelieu, et qui montent dans la nuit.

Alors, bercé par ce chant et ce bruit, je me sens enivré d'une douce poésie, je me dis que, ce soir, j'ai assisté à un spectacle incomparable, que j'ai ressenti des émotions plus douces que toutes celles de mon enfance et de ma jeunesse réunies..., et je m'endors sur le pont.

Je m'endors, et je fais un rêve étrange. Je me trouve dans une vaste campagne, où il y a peu de forêts et qui n'est sillonnée par aucune rivière; seul, un petit ruisseau y coule, à quelques arpents d'une grande maison blanche. En face de cette maison, des enfants s'amusent, que j'ai vite reconnus; l'un d'eux a une canne à pêche dans la main, et il s'apprête à partir pour "son ruisseau".

Je vois ensuite les mêmes enfants jouer auprès du petit cours d'eau; celui qui s'apprêtait à pêcher tout-à-l'heure met son projet à exécution; et en même temps qu'il agace les goujons, plutôt qu'il ne leur fait de mal, avec son hameçon, il se livre à de beaux rêves d'avenir—rêves qui ne se réaliseront, hélas! jamais.....

Autre changement de décor: c'est le soir. Le gamin, que j'ai vu pêcher, a grandi; il a même quinze ou seize ans, et lorsqu'il rencontre une jeune fille—certaine jeune fille— il ne manque jamais de rougir jusqu'aux oreilles. Mais en ce moment, il est dans sa chambre et, assis près d'une fenêtre, il rêve aux étoiles. Tout à coup, un pas léger glisse sur le trottoir; le jeune homme l'entend: il n'a pas besoin de ses yeux pour reconnaître celle qui vient, et, dans la nuit, il lui envoie un long baiser!

De nouveau, je me retrouve en face du ruisseau, au clair de la lune; l'enfant, "qui me ressemble comme un frère", est toujours là.

Et le ruisseau, et la vieille maison, et jusqu'au rayon de lune, qui éclaira celle qui passait, un soir de mes quinze ans, m'adressent de doux reproches:

—"Tu ne nous reconnais plus! demandent-ils.

—"Si! je vous reconnais...

—"Alors, pourquoi nous avoir abandonnés?

—"Abandonné! mais c'est moi qui le suis par vous!

Le ruisseau, la maison, le rayon de lune ne veulent rien entendre. Alors, je leur fais part de mes regrets de n'être plus bambin, du profond attachement que je leur garde...

Ils consentent enfin à me pardonner; et comme je vois qu'ils sont tout tristes, je leur dis, pour les consoler:

"Toi, petit ruisseau, coule pour d'autres bambins, qui aimeront à venir rêver sur tes bords; mais, fais que se réalisent leurs rêves, et, surtout, garde tes petits amis plus longtemps.

"Toi, vieille maison, que je regrette aussi, sois hospitalière à tes nouveaux hôtes...

Et toi, rayon de lune...

Mais je ne trouve plus de mots à prononcer, tant mon émotion est profonde...

Alors, je m'approche du ruisseau, de la vieille maison, du rayon de lune. Tous trois, je voudrais qu'ils devinssent petits, palpables, afin de pouvoir les étreindre.

Je leur jette enfin un long regard, un regard triste, pénétrant, comme celui qui se tourne vers un défunt bien aimé...

.....
Et voici comment finit mon rêve! Je m'éveille et me retrouve, seul, sur le pont d'arrière du "Québec". La brise du lac St-Pierre est plus froide; elle me pénètre: je décide d'aller me coucher.

Mais avant de réintégrer ma cabine, je dis bonsoir à la lune et je "m'emplis" la vue du spectacle de cette belle nuit, si fertile en douces émotions.

Dans vingt ans, qui sait si elle—cette nuit d'été—ne me hantera pas encore l'imagination, comme aujourd'hui mon ruisseau, ma vieille maison et certain rayon de lune!

JEAN-MARIE TURGEON



LA PETITE HISTOIRE

On a compris de nos jours qu'il est absurde d'écrire ce que l'on appelle "la grande histoire" en dix, quinze ou vingt volumes. On a raison. Un écrivain n'a pas la vie assez longue pour bien faire un tel travail d'érudition, et, de plus, personne ne songe à lire de si grands récits.

Ce qu'il faut, c'est l'étude séparée de chaque point: commerce, colonisation, milice, gouvernement, guerres, clergé, etc. de chaque époque, de chaque district, de chaque individu de marque. Les monographies paroissiales surtout sont la principale source pour comprendre tout ensemble. Une bibliothèque formée de tels ouvrages est riche, je veux dire instructive, non pas la grande histoire, car celle-ci renferme presque toujours une foule d'inexactitudes inévitables dans sa compilation.

L'histoire de France et celle d'Angleterre étaient abominablement écrites à venir jusqu'à 1830, ou environ. En France, depuis soixante ans, la petite histoire a accompli des miracles. En Angleterre, les écrivains ont adopté le système des articles de revues, basés sur leurs trouvailles et ils ont révélé la vraie histoire. Ici, on est actuellement dans le feu de cet examen critique et on en tire des révélations étonnantes,—témoins: MM. Benjamin Sulte, E.-Z. Massicotte, les frères Roy, Aégidius Fauteux, l'abbé Groulx, et d'autres, qui vont transformer le travail de notre histoire officielle en y ajoutant la recherche des faits et l'esprit critique. La petite histoire présente un piquant, un intérêt qui ne se démentent pas.

Comme en France, ces écrivains procèdent par l'étude du détail, la seule manière de purifier notre histoire qui, en somme, est assez mal écrite, à l'exception des œuvres des Garneau, des Ferland, des Casgrain; et encore, on y relève des erreurs impardonnables.

La petite histoire, c'est la miette, l'étincelle, la minutie qui fait voir clair dans les grandes lignes. Sans cela, rien n'est possible.

On finira par admettre dans les cercles éclairés que M. Sulte surtout donne à nos travailleurs de l'histoire la bonne méthode pour connaître le passé. Son genre diffère de tous les autres, mais c'est la manière sûre de se débrouiller. Tous les hommes de quelque instruction, depuis cinquante ans, ont avoué que M. Sulte avait la clef de l'étude historique. Ce n'est pas un littérateur classique, je l'avoue, mais en quoi pourrait servir le classicisme dans la petite histoire? Le classique, en face d'un passage interrompu, bouche le trou; c'est idiot. Le chroniqueur va suivant le fait, et il a raison. Enfin, ce dernier, qui procède autrement que tous les autres, puisqu'il ne produit que des articles ayant pour base des renseignements nouveaux, voulant éclairer un point mal compris de l'histoire, se trouve à faire de la critique. Mais, les journalistes sont mal à l'aise en voyant que cet érudit ne parle pas comme eux.

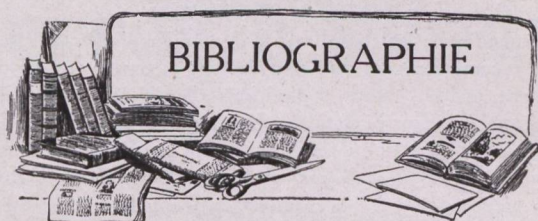
Il nous faut sortir de la légende, du vague où quelques-uns de nos historiens et de nos poètes se sont complus. Trouvons la vérité, voyons scrupuleusement le passé des ancêtres, regardons par dessus les événements dont se composent nos annales; ne nous payons plus des seules apparences.

On finira par adopter la méthode des courtes études, des articles de revues; car elle répond à tout ce que nous désirons savoir.

GERARD MALCHELOSSE

Montréal, 18 juillet 1919.





MELANGES HISTORIQUES.—Etudes éparses et inédites de Benjamin Sulte, compilées, annotées et publiées par Gérard Malchelosse—C. Ducharme, libraire-éditeur, 366 rue Notre-Dame, Ouest, Montréal—Vol. III.

La série se continue; elle sera longue sans aucun doute, et variée; elle est d'un profond intérêt. Encore une fois il faut louer cette idée véritablement patriotique qu'a eue M. Malchelosse de rendre publiques, accessibles à tous, les mille et une études historiques publiées par l'infatigable chercheur que fut Benjamin Sulte, dans sa longue carrière d'historien et d'antiquaire. C'est une mine précieuse, un filon d'une richesse inouïe que vient de frapper M. Malchelosse. Et que de gens vont profiter du trésor qu'il va extirper de la terre lourde de l'oubli.

La mine est inépuisable. C'est, au reste M. B. Sulte lui-même qui le laisse entrevoir dans une lettre qu'il m'écrivait en date du 20 mai dernier, après la publication du deuxième volume des "Mélanges Historiques."

"...Il y a du gibier à foison dans ma forêt. Malchelosse va être encore surpris; je viens de découvrir un manuscrit de moi, fait vers 1880. Il renferme 70,000 mots. C'est l'histoire des Forges du Saint-Maurice tirée des Archives. Des révélations!

"Et il y en a encore dans le grenier. Le grand total sera au moins de 80 volumes des *Mélanges*. Je n'en reviens pas! Tout ce bagage s'est accumulé au cours du temps et sans trop savoir si on finirait par l'imprimer. Je relis les *Forges* pour leur donner une dernière touche, au besoin. L'établissement est tombé graduellement de 1870 à 1880.

"Malchelosse en a pour vingt ans à se débrouiller dans mon magasin de bric-à-brac. Moi... je serai mort. Vous verrez tout cela imprimé parceque vous êtes jeune. Tout de même, c'est drôle, de me voir laissant un héritage de papier..."

Où, mais de papier bien précieux qui vaut mille fois l'or le plus pur; car il est le fruit d'une belle intelligence, d'un travail ardu et des sublimes aspirations d'un cœur qui aime sa patrie. Aussi celle-ci sera-t-elle contente de cet héritage...

D. P.

LE CAP ETERNITE, poème suivi des *Etoiles Filantes*, par Charles Gill, préface d'Albert Lozeau.—Edition du *Devoir*, 1919.

Nous recevons "avec les compliments de Mademoiselle Gill" un exemplaire de ce délicieux recueil des vers du "pauvre Gill", comme on dit dans le cercle de ceux qui l'ont connu. Nous souhaitions depuis longtemps la publication de ce volume, sans toutefois l'attendre. Des mains pieuses ont recueilli les vers épars de Gill et les ont livrés au public; qu'elles soient bénies! Elles nous ont fait lire quelques-uns des plus beaux vers de notre littérature du terroir—eh! oui, du terroir, n'en déplaise à Turc qui est en train de se faire une tête d'icelui pour nos écrivains régionalistes, tête qui ne vaut assurément pas celle qui précède "Le Cap Eternité" et qui est celle, inoubliable, de Gill.—Mais passons!

Nous avons connu Charles Gill, un jour, à une séance de l'Ecole Littéraire de Montréal où nous venions d'être admis. Pouvions-nous jamais l'oublier? Nous ne l'avons connu qu'une minute, en passant, mais cette tête, entrevue, cette voix, entendue, c'était la tête et c'était la voix d'un vrai poète, d'un poète à "l'âme de tendresse, éprise du Beau", comme dit son préfacier qui s'y connaît en poètes.

Et, parmi ces "sompoteux alexandrins" que nous avons parcourus avec piété, ceux du Cap Eternité nous ont particulièrement ému; nous avons contemplé tant de fois ce géant de pierre qui garde les frontières de notre pays natal et nous proclamons que jamais les "tragiques ondes" du "fleuve de la Mort" et les "sommets sacrés" du Cap Eternité ne furent mieux chantés que par Charles Gill dans "ce beau rêve dont la splendeur brillait au fond de ses yeux bruns", beau rêve qui ne devait pas s'achever, puisque la mort est venue tinter le glas funèbre de sa réalité sur ses débris...

D. P.



PROVINCE DE QUEBEC (Canada)

Terres à vendre

Brillant avenir pour les colons et les industriels

Il y a plus de SIX MILLIONS d'acres de terres—arpentées et divisées en lots de fermes—à vendre dans la province de Québec.

Le prix de ces terres est de soixante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des régions suivantes :

Région du Lac St-Jean et du Saguenay;—Région de l'Outaouais et du Témiscamingue; la Vallée de Métapédia;—la Gaspésie;—l'Abitibi.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières—ou les permis de couper du bois sur les terres de la Couronne—se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: pin, épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, mérisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de cinq piastres par mille payable avant le premier septembre de chaque année.

FORCES HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département des Terres et Forêts loue les cascades ou chûtes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance de ces forces hydrauliques.

Pour renseignements plus précis, s'adresser au

DEPARTEMENT DES TERRES ET FORETS
QUEBEC, CANADA

L'Exposition Provinciale

DU 28 AOUT AU 6 SEPTEMBRE



NOUS
VOUS
RENCONTRERONS
A L'EXPOSITION

...lors de la grande semaine du "Retour à Québec".

Le plus grand événement de
l'année

28, 29, 30, 31 AOUT, 1er, 2, 3, 4, 5 et 6 SEPT.